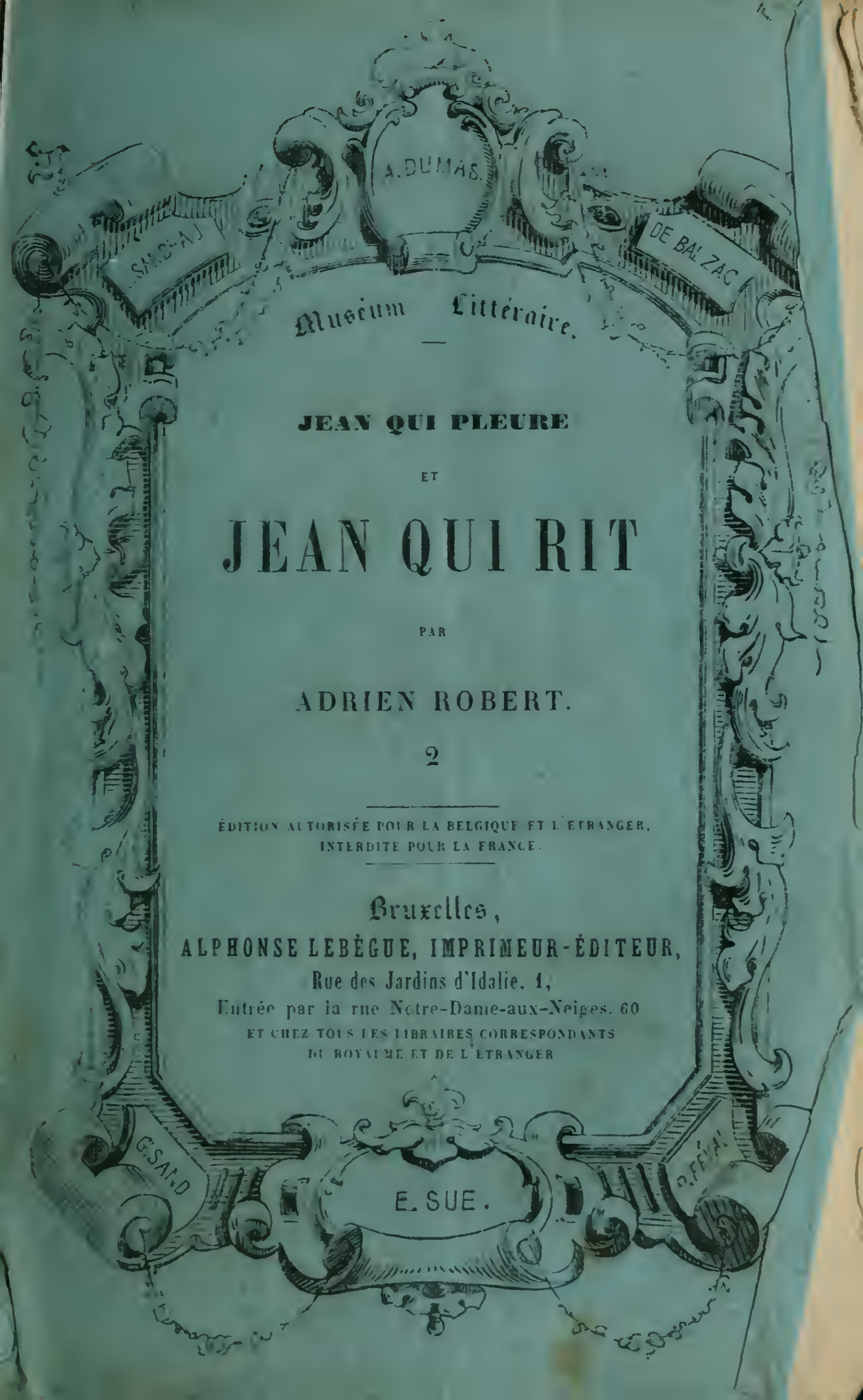


Museum Littéraire.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

PAR

ADRIEN ROBERT.

2

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.



JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

PAR

ADRIEN ROBERT.

2

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue du Jardin d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

1856

I

Dieu dispose.

Le docteur rentra comme neuf heures sonnaient à l'horloge d'Aulnay.

La paralysie avait fait des progrès effrayants. Ainsi qu'il l'avait annoncé, monsieur Lacroix pratiqua une seconde saignée; mais cette fois le sang ne vint pas.

De Brannes comprit que madame Dargis était perdue sans ressource.

Cependant le docteur prépara lui-même la limonade tartrique que la malade devait prendre pendant la nuit, et il engagea le jeune homme à faire provision d'éther

pour le cas où, madame Dargis venant à mourir, mademoiselle Pauline aurait une attaque de nerfs.

Il se retira enfin, en s'engageant à revenir le lendemain de grand matin.

Jean de Brannes revint s'asseoir auprès du lit de la malheureuse femme, car madame Simon ne devait venir le relever de ses fonctions de garde-malade qu'à onze heures.

Une pâleur livide couvrait le visage du vicomte et la fièvre faisait battre ses artères.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas cette sensation de crainte et de plaisir de l'amant qui attend l'heure du rendez-vous.

C'était l'impatience farouche, le tremblement du meurtrier qui rampe dans le fossé de la route, du voleur de nuit qui regarde s'éteindre les dernières lumières de la maison isolée, et qui marche dans l'ombre la main crispée sur la lame d'un couteau.

Les terreurs superstitieuses du méchant et les désirs charnels du débauché dominaient seuls sa pensée.

Hélas! pauvre Yorick! comme dit Hamlet. La veille, à pareille heure, cette femme si élégante et si belle se promenait joyeuse et insouciante au milieu d'une fête, et maintenant elle se meurt dans un lit d'emprunt.

Quel admirable drame intime!

Quel magnifique sujet d'étude que ce tableau d'intérieur!

D'un côté, cette malheureuse femme qui, à mesure qu'elle marche vers l'éternité, voit s'effacer peu à peu toutes les illusions chimériques de sa vie et comprend enfin quel avenir de misère et de douleur elle a légué à ses enfants.

En créant son *Enfer*, Dante Alighieri n'a pas trouvé pour ses damnés un châtiment comparable aux angoisses de cette mère qui, devinant le danger qui menace son enfant, ne peut rien pour elle.

Paralysée et muette ! !

Enfin, en regard de ce personnage, cet homme qui, jetant le masque hypocrite du dévouement et de l'amitié, ne cherche même plus à donner une espérance ou une consolation à cette créature qu'il regarde froidement comme une chose inerte, inutile, qui, n'étant pas encore cadavre, n'a aucun droit à son respect.

A demi couché sur le divan et mâchonnant entre ses dents le bout d'un cigare éteint, il attendait avec une impatience avide que l'on vînt le relever de ses fonctions de garde-malade.

La chambre n'était éclairée que par la clarté vacillante d'une veilleuse de porcelaine bleue.

Au dehors, des bourrasques de vent couchaient par moments la cime des arbres du jardin et laissaient entrevoir un ciel verdâtre, marbré de nuages noirs.

Soit lassitude, soit ennui, de Braunes avait fini par s'endormir d'un sommeil agité.

Un léger craquement du plancher le réveilla en sursaut.

Madame Simon était debout contre le lit de la malade qu'elle regardait avec une attention inquiète.

— Que faites-vous ici? dit brusquement le vicomte à mi-voix, et pourquoi avez-vous laissé seule la personne que je vous avais chargé de veiller?

— La demoiselle repose, dit madame Simon; les quelques gouttes d'éther que je lui ai fait prendre dans un verre d'eau sucrée l'ont calmée subitement; sans cela, je ne sais pas trop comment j'aurais fait, elle voulait absolument descendre tout à l'heure pour voir sa mère.

— Et vous êtes certaine qu'elle repose? demanda vivement de Brannes.

— Oui, monsieur; d'ailleurs, je vais remonter; je venais seulement savoir comment se trouvait cette pauvre dame.

— Madame Dargis est toujours dans le même état. Hélas! je crains bien qu'elle ne passe pas la nuit!

Madame Simon joignit les deux mains et secoua tristement la tête.

De Brannes fit quelques pas pour sortir.

La brave femme le rappela du geste.

— Comme elle est pâle! lui dit-elle à voix basse en lui désignant la malade.

Le vicomte alluma une bougie et s'approcha doucement du lit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! continua madame Simon en voyant l'immobilité effrayante et la fixité vitreuse du regard de Mathilde.

De Brannes se pencha pour écouter le souffle de sa respiration et soulever sa main qui pendait inerte sur le lit.

Cette main était roide et glacée ; un frisson de terreur fit tressaillir le jeune homme : il lâcha le bras de la morte et recula vivement.

— Morte ! elle est morte ! dit-il d'une voix étranglée.

Un cri déchirant partit comme un écho à l'autre extrémité du salon.

De Brannes s'élança encore assez à temps pour recevoir dans ses bras le corps inanimé de Pauline.

La pauvre enfant avait usé d'une ruse bien innocente pour éloigner sa gardienne et connaître par elle-même la position exacte de sa mère.

Les quatre mots prononcés par de Brannes lui avaient appris en une demi-seconde toute l'immensité de son malheur.

De Brannes déposa la jeune fille sur son lit, et après avoir tiré doucement les verrous pour se délivrer des officieux plus embarrassants qu'utiles en pareil cas, il versa sur un mouchoir le contenu d'une petite fiole placée sur la cheminée, et l'appuya doucement sur les lèvres et sur les narines de Pauline.

Dans son trouble, le vicomte avait pris le flacon d'é-

ther. L'odeur pénétrante de la liqueur l'avertit immédiatement de sa méprise ; mais il se souvint de la recommandation du médecin, et dans son ignorance des effets étranges de l'éther, il continua à appuyer le mouchoir sur la bouche de Pauline, dans l'espoir de la ranimer.

Un soupir de bien-être souleva sa poitrine ; ses yeux se rouvrirent peu à peu et se fixèrent sur de Brannes avec une indéfinissable expression de langueur et de tendresse ; son bras gauche, en s'étendant dans le vide, écarta le haut de sa robe, qui se dégrafa dans toute la hauteur du corsage.

De Brannes tenta de soulever sa tête qui était retombée sur son épaule ; mais au contact de cette main qui effleurait ses cheveux, Pauline fit un effort pour se relever et retomber aussitôt.

Dans ce brusque mouvement, son joli sein blanc se dégagea entièrement de son corset, et ses longs cheveux noirs se dénouèrent pour ruisseler sur ses épaules.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres du vicomte, qui tomba à genoux au bord du lit, dévorant sous ses baisers l'haleine embaumée de Pauline.

La bougie qui se consumait dans le candélabre placé sur la cheminée jeta en ce moment une dernière lueur, et l'obscurité s'étendit comme un voile dans la chambre.

— Pauline, je t'aime ! je t'aime ! murmura de Brannes d'une voix frémissante de plaisir et d'émotion, en serrant la jeune fille entre ses bras.

La jeune fille fit un dernier effort pour vaincre ce sommeil terrible qui la livrait sans défense à son séducteur mais elle retomba une seconde fois sur le lit pantelante et brisée . . . .

. . . .

II

Dieu dispose (Suite.)

Le jour commençait à poindre lorsque Pauline sortit enfin de cette fatale léthargie qui l'avait perdue.

La mémoire lui revint avec la raison.

En apercevant de Brannes, elle poussa un cri déchirant, et, cachant son visage entre ses mains, elle se mit à sangloter avec désespoir.

Le vicomte s'était préparé à cette scène de larmes, et comme ce n'était pas un simple caprice qu'il avait eu, il comprenait fort bien que pour excuser l'odieux de sa conduite et ne pas compromettre l'avenir, il fal-

lait qu'il se mit de suite à la hauteur de la situation.

De Brannes se jeta aux genoux de Pauline, et lui jura, par les serments les plus sacrés, sur l'âme de sa mère, sur leur amour, qu'elle serait sa femme.

Il y avait un tel accent de vérité et de passion dans ses paroles, que la pauvre enfant se laissa persuader et reprit un peu de courage et d'espoir.

Oubliant sa position pour ne s'occuper que de la perte irréparable qu'elle venait de faire, elle se leva, s'habilla à la hâte et voulut descendre auprès de sa mère.

De Brannes chercha à la dissuader, ou du moins l'engagea à attendre pour cela l'arrivée de sa sœur.

— Henriette! murmura faiblement Pauline en courbant la tête, jamais je n'oserai paraître devant elle à présent.

— Votre sœur ne saurait vous accuser d'une faute dont vous êtes innocente; d'ailleurs, je lui avouerai tout, et elle me pardonnera quand elle saura combien je vous aime, quand elle connaîtra ma pensée. Non, continua de Brannes avec passion, ne pleurez pas, Pauline, ne regrettez pas cette nuit, la plus radieuse de mon existence. Unis devant Dieu, nul pouvoir sur la terre ne saurait nous séparer; maintenant vous êtes ma femme, Pauline, ma femme adorée, et ma vie entière sera consacrée à votre bonheur.

Vous n'êtes plus orphelines, pauvres enfants; vous avez un mari, Pauline; vous avez un frère, Henriette.

— Que Dieu, qui vous entend et qui vous juge, bénisse vos paroles, si vous êtes sincère, dit une voix calme et grave.

Pauline s'élança dans les bras d'Henriette, car c'était elle-même qui venait d'entrer.

De Brannes renouvela aux deux jeunes filles les protestations les plus énergiques de dévouement éternel et d'inaltérable amitié.

Henriette était arrivée trop tard pour fermer les yeux à sa mère et sauver sa sœur.

Elle accepta ce double malheur avec une force morale et une résignation surhumaines.

Mais nous pouvons comprendre quelles angoisses devait souffrir ce noble cœur pour dissimuler son désespoir et son indignation.

Repousser sans pitié la malheureuse sœur, l'abandonner au moment où, plus que jamais, elle avait besoin de consolation, c'était la vouer sans retour au déshonneur.

Ce qu'un frère eût pu faire avec l'épée, Henriette résolut de le tenter avec le cœur.

D'ailleurs, M. de Brannes semblait résolu à accomplir son devoir, et l'apparence du doute eût été ou une faute, ou une maladresse.

Madame Dargis n'avait plus d'autres parents que M. Emmanuel Dargis, son beau-frère, retiré à Bruxelles.

Voulant épargner aux deux sœurs des formalités sans nombre et des démarches pénibles, tant pour le trans-

port du corps de madame Dargis à Paris que pour l'acquisition d'un terrain et le marché à passer avec les pompes funèbres, de Brannes se chargea de tout. Les deux jeunes filles ayant désiré que les cendres de leur mère reposassent dans le cimetière de Châtenay, ce vœu simplifia beaucoup la triste mission du vicomte.

Pauline et Henriette voulurent embrasser une dernière fois leur mère sur son lit de mort; mais le vicomte fut obligé de les arracher bientôt à ces terribles adieux.

Au soleil couchant, le modeste convoi de Mathilde Dargis traversait les champs, suivi seulement par de Brannes et les domestiques de la maison.

Les deux sœurs prièrent toute la nuit pour l'âme de leur mère.

III

Course au clocher.

Nous sommes à Bruxelles ! comme l'on dit en style de brochure théâtrale.

Huit mois se sont écoulés depuis la mort de madame Dargis.

Mais que ce hardi tour de clef donné à l'horloge du temps ne semble pas trop hasardé à nos lecteurs.

Quelques mots justifieront ce chiffre, qui n'a que le tort de laisser entrevoir une nouvelle complication dramatique.

Pour se soustraire aux récriminations d'Henriette, de

Brannes avait enlevé Pauline, et, après un voyage de quelques semaines, il était revenu habiter avec elle l'appartement de la rue du Bac.

Pauline n'était pas coupable d'une première faute : en abandonnant sa jeune sœur pour aller vivre avec son amant, la malheureuse jeune femme espérait que ce qu'elle ne pouvait gagner par la persuasion, elle l'obtiendrait par l'affection et l'abnégation.

Sa position devenait chaque jour plus difficile, et honte pour honte, elle préférait encore celle qui pouvait donner un nom à l'enfant qu'elle portait dans son sein.

D'ailleurs, elle aimait Jean de Brannes, et l'aveuglement de sa passion lui servait sinon d'excuse, du moins de mobile.

Quant à Henriette, après avoir réalisé quelque argent par la vente du mobilier de sa mère et l'avoir partagé avec sa sœur, elle s'était mise courageusement à donner des leçons de piano pour se créer des ressources et ne pas escompter la petite fortune qui devait lui revenir après la mort de son oncle Emmanuel.

Henriette n'allait jamais chez M. de Brannes, mais Pauline montait souvent dans le modeste appartement que sa sœur avait loué dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Les deux sœurs passaient alors de longues heures à se raconter leurs espérances ou leurs chagrins.

Revenons maintenant à notre ami Jean Revel et à son ménage.

Jean n'avait pas perdu son temps en Belgique, et ce voyage d'agrément lui avait donné l'occasion de gagner pas mal d'agent avec ses crayons.

Quant à mademoiselle Ælia, elle était devenue en quelques mois l'enfant gâté des abonnés du théâtre Saint-Hubert.

Voici, en quelques lignes, comment Revel avait réglé son existence amoureuse et artistique.

Il avait loué en arrivant une petite maison sur le boulevard du Régent.

Ælia en habitait le premier étage ; le second servait d'atelier à Jean.

Le matin, il montait à cheval et faisait le tour de la ville par les boulevards ; après quoi, il rentrait travailler jusqu'à la nuit.

Le soir, il dînait avec sa maîtresse et l'accompagnait au théâtre lorsqu'elle jouait.

La comédienne avait tenu plus que sa promesse : une véritable transformation s'était opérée dans le caractère de Jean Revel, qui avait repris toute son insouciante gaieté.

Or, un matin que la belle juive disposait par avance ses costumes pour la représentation du soir, Jean Revel entra, ou, pour mieux dire, se précipita dans sa chambre, les cheveux en désordre et les habits souillés de poussière.

— Ouf ! dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil, je viens de l'échapper belle !

A la vue de ce désordre, Ælia poussa un cri d'effroi. Mais l'hilarité subite de Jean la rassura aussitôt.

— Tu es tombé de cheval ! dit-elle vivement. Et sonnant aussitôt : Vite, Gudule, un verre d'eau sucrée et de la fleur d'oranger.

— Non, cria Jean, une bouteille de madère ; cet antispasmodique me réussira mieux.

— Mon pauvre ami, continua Ælia en s'approchant de lui et en commençant à épousseter la poussière qui le zébrait des pieds à la tête... tu n'es pas blessé, au moins ?

— Physiquement, non ; mais, moralement, je suis écrasé.

— Dis-moi bien vite ce qui s'est passé.

— Il s'est passé, dit Jean après avoir vidé un grand verre de madère, il s'est passé que je viens d'essuyer une charge de cavalerie.

— Une charge de cavalerie ?

— Légère, interrompit Jean en s'essuyant le front. Voici l'aventure : — Je descendais bien tranquillement le boulevard de l'Observatoire, au petit trot, la bride lâche, le cigare entre les dents, comme un meunier qui regagne son moulin, lorsque à deux cents pas de moi, je vois déboucher de la rue de Schaerbeek une amazone montée sur une grande haquenée lilas tendre ; -tu sais, une de ces couleurs absurdes ?

— La couleur ne fait rien à la chose. Après ?

— Mon amazone descendait également le boulevard. Toutes les amazones se ressemblent à distance, n'est-ce pas? C'est toujours la même robe de drap noir ou olive, le même chapeau et le même voile vert ou marron. Eh bien, malgré la distance qui nous séparait et ma mauvaise vue, je crus reconnaître cette écuyère... De vagues pressentiments m'inquiétèrent, j'eus comme l'intuition des désastres qui allaient avoir lieu. Il n'y avait qu'une femme au monde pour avoir ces omoplates anguleuses et ces petits mouvements brusques et nerveux. Il n'existait qu'une amazone en Europe pour oser porter un feutre roux avec plume noire et boucle d'acier... le sombrero de Mordaunt dans les *Mousquetaires*.

— Olivia! exclama la comédienne.

— En plume et en os, continua Revel.

— Pour être imprévue, la rencontre n'avait rien, après tout, de bien fâcheux pour toi.

— Je ne dis pas non; mais, tu le sais, Olivia a été, pendant trois ans, pensionnaire de l'Hippodrome, et comme je ne suis qu'un cavalier de troisième classe, je jugeai prudent de tirer sur la droite pour éviter de lui donner le spectacle d'une pincette chevauchant à l'anglaise.

— Faiblesse d'esprit.

— Non, de jarret. J'éperonne *Brin-d'Amour* pour spéculer par la chaussée de Laeken. *Brin-d'Amour* s'arrête court, lève la tête, hennit d'une façon singulière,

et après une demi-douzaine de petites ruades tout à fait galantes, il part comme une flèche pour aller conter fleurette à la jument de l'héritière des Gomez de Sylva. Je réclame, *Brin-d'Amour* insiste. Je proteste des poignets et des genoux, *Brin-d'Amour* va toujours son train; la femelle lilas tendre semble se douter de l'effet qu'elle produit; soit coquetterie, soit caprice, elle prend le galop, et alors commence une véritable course au clocher, une seconde édition de la ballade de Bürger. Enfin *Brin-d'Amour* débouche sur le boulevard du Régent, ivre d'amour et soufflant comme un phoque. Non, les mots me manquent pour te dépeindre la scandaleuse conduite de ce drôle de *Brin-d'Amour!* non, c'est à ne pas croire.

— Eh bien?

— *Brin-d'Amour* caressa aux trois quarts et demi la femelle lilas tendre de la fille des Hernandez y Calderon.

Ælia se renversa sur un fauteuil en se pâmant de rire.

— Ah! ah! mon pauvre Jean, quelle drôle de figure elle devait faire!

— La jument?

— Non, l'Espagnole.

— Eh bien! et moi?

— Et cela ne lui a pas monté l'imagination à cette chère Olivia?

— Non, mais ça lui a monté la tête. Pivotant sur sa selle comme une toupie d'Allemagne, elle s'est mise à faire

pleuvoir sur *Brin-d'Amour* et sur moi une averse, une grêle de coups de cravache. Si jamais on ajoute un supplément à l'*Art de s'engueuler en société sans se fâcher*, elle pourra demander à collaborer à la chose, va! Elle rendrait trente points sur cinquante à la poissarde la plus ferrée sur le vieux français.

Bref, *Brin-d'Amour*, contrarié au dernier point, a oublié complétement les égards qu'il me devait en me lançant par-dessus sa tête.

Le reste n'est que confusion.

— Que contusion, tu veux dire?

— Contusion, confusion. Après m'avoir passé sur le corps, Olivia est rentrée triomphalement dans un petit hôtel situé juste en face du lieu du sinistre.

— Tes tribulations venaient de cesser.

— Pas encore, il me restait le coup de pied de l'âne à recevoir. Au moment où je me remettais en selle, j'entendis une petite voix sèche et impérieuse qui criait à Olivia :

— Que te voulait donc cet imbécile-là?

Je relevai la tête pour voir d'où partait l'interrogation; chou blanc! Une fenêtre venait de se fermer au premier étage de l'hôtel en question... C'était évidemment par cette ouverture que le mot était parti. Mais comme je n'avais plus en face de moi qu'une paire de rideaux verts, je réfléchis qu'il était assez difficile de sonner pour dire au concierge :

« Mon bon ami, un de vos locataires vient de laisser tomber une rime malsonnante, je lui en signerais volontiers un reçu au bas des reins. »

L'hilarité d'Ælia éclata de plus belle lorsque le peintre eut achevé le récit de ses infortunes.

— C'est moi qui en ai assez du *sport*, c'est-à-dire que l'on ne me ferait pas monter sur un cheval de bois.

— Plains-toi, tu as revu ton adorée, car tu l'as adorée, cette drôlesse-là !

— Jamais, dit Revel en se récriant, elle me faisait manger lâchement du poivre rouge pour abuser nuitamment de mon physique. Voilà une maîtresse que l'on pourrait recommander de confiance aux gens qui observent rigoureusement le carême.

— Ingrat, elle aura appris que tu étais à Bruxelles, et c'est pour te reprendre dans ses filets.

— Qu'elle m'a cravaché comme un nègre !

— Oh ! la jalousie !

— Ælia, ne plaisantons pas avec les filles de la Castille-Vieille, c'est traître comme les canifs à six lames, ça part au repos comme les fusils de garde champêtre.

— Que diable veux-tu qu'elle te fasse à présent ? D'abord, je ne lui conseille pas de venir m'ennuyer ici, c'est que je me moque un peu de son stylet, moi.

— Parbleu ! le stylet, cela ne sert qu'à ouvrir les serrures dont on a oublié la clef, ou à débourrer les pipes ; il est tombé bien bas, ce pauvre stylet.

Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce qui te prend?

— Si elle allait te faire siffler.

Ælia devint sérieuse comme Mercutio.

— Eh bien, qu'elle essaye un peu, dit-elle avec une inquiétude mal déguisée. Mais je suis bien bonne de prendre la réflexion au sérieux, je suis adorée du public et les siffleurs en seront pour leurs frais.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir?

— Je me repose.

— Et demain?

— Demain, je joue dans deux pièces, Brigitte du *Domino*, et Clapotte du *Tigre de Bengale.*

A propos, tu sais que c'est demain soir que Christian paye le souper qu'il a perdu?

— Quel souper? demanda Revel en cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Tu sais bien! Christian avait parié que la petite Julia aurait un amant avant trois mois.

— Eh bien, elle en a quatre.

— Non, elle a épousé, il y a trois jours, la première flûte du théâtre de la Monnaie.

— *Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour,* dit sentencieusement Revel. Qu'est-ce qu'il y aura à ce souper?

— Christian, Louis et sa maîtresse Esther, toi, moi, et deux ou trois amis que Christian doit nous présenter.

Ce sera gai.

— Voilà un mot imprudent.

Tu crois donc que la gaieté se frappe comme le champagne à l'office; apprends, fille d'Israël, que la gaieté est une véritable sensitive.

Une figure allongée, un papier criard, trois bougies neuves économiquement conservées au milieu d'un candélabre enflammé, deux calembours et une chanson de table, et la sensitive referme ses pétales, tombe et meurt dans un verre de sillery. Enfin qui vivra verra. Où aura-t-il lieu ce festin?

— Chez Christian.

— On tâchera d'y faire la moins triste mine possible; en attendant nous irons dîner ce soir en tête-à-tête à la porte du Nord.

Si cela vous agrée toutefois, madame.

— Cela m'agrée, monsieur.

— Eh bien, je vais dormir une heure ou deux dans mon atelier pour me remettre un peu de mon aventure; tu me feras prévenir par Gudule, quand tu seras prête.

— C'est bien.

Au moment de franchir la porte du salon, Revel se retourna lentement vers sa maîtresse.

— Imbécile! il m'a appelé imbécile, dit-il d'une voix dolente; comprends-tu cela, toi?

— Dame! le mot n'a pas besoin de notes marginales.

— Oui, mais, palsambleu! si jamais j'entends ce

timbre de castrat subaigu, je le reconnaîtrai, vertubœuf! et je lui solderai la note de coups de cravache que je viens de laisser en souffrance... Ah! imbécile! grommela encore le joyeux garçon, en montant l'escalier qui conduisait à son atelier.

Gudule! Gudule! cria-t-il au moment d'entrer.

— Monsieur, cria la servante (la qualification est éminemment belge).

— Il n'est pas arrivé une lettre de Paris pour moi?

— Non, monsieur.

Depuis huit mois moins trois jours, Jean Revel adressait régulièrement cette question à Gudule, qui lui répondait négativement avec la même régularité.

— Que diable a donc de Brannes pour ne pas me répondre? dit-il en s'étendant sur son divan; il faut qu'il soit en voyage, ou enlevé par une Américaine piastrée.

Jean Revel reposait depuis une heure à peine, lorsqu'on carillonna à la porte extérieure de la maison.

Ælia, un peu inquiète sur l'issue de l'équipée de son amant, souleva doucement le rideau de la fenêtre pour reconnaître dans le réflecteur accroché au dehors le visiteur impatient.

— Mon oncle Moëser! s'écria-t-elle avec stupéfaction; qu'est-ce qu'il peut venir faire en Belgique?

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que l'oncle et la nièce prenaient place sur la causeuse du salon.

— Prévenez monsieur Revel, dit Ælia à la servante.

— Non, fit le juif, non, je serais au regret de déranger cet excellent jeune homme ; et il ajouta à mi-voix : Et puis, j'ai besoin de causer d'abord avec toi seule.

D'un signe la juive congédia Gudule.

— Maintenant, mon oncle, vous pouvez parler, dit-elle en roulant un métier à tapisserie devant la causeuse.

Moëser se leva doucement, et après avoir embrassé du regard toute l'étendue de la chambre et sondé tous les recoins, il revint s'asseoir auprès de sa nièce.

— Ah ! fit Ælia entre ses dents, il prend trop de précautions, il va me proposer une opération commerciale, bien sûr !

IV

Quinze pour sang.

— Voyons, mon enfant, dit Moëser en prenant la main de la comédienne, parle moi bien franchement, es-tu heureuse dans ta nouvelle position?

— Dame! mon oncle, fit Ælia en jouant la franchise, je gagne mes appointements, et M. Revel, en outre de l'argent qu'il me remet chaque mois pour faire marcher la maison, me donne tout ce qu'il me faut pour ma toilette.

— Enfin, tu économises tes gages?

— Mes appointements, vous voulez dire?

— Oui ; de sorte que l'année théâtrale achevée, tu reviendras à Paris avec quinze ou dix-huit cents francs ?

— Environ.

— Il faudra que tu sois bien économe, sais-tu bien, si tu veux que cela te conduise jusqu'au renouvellement de ton engagement.

— C'est vrai, mon oncle ; mais j'en prends bravement mon parti. Tous les commencements sont difficiles l'engagement que je signerai pour l'année prochaine sera plus avantageux.

— C'est égal, ma pauvre Ælia, il est triste de penser qu'une belle fille comme toi, pleine d'esprit et de talent, soit exposée à manquer des choses les plus nécessaires, surtout quand on voit tant de pimbèches, qui n'ont rien pour elles, vivre comme des duchesses et se faire des rentes pour l'avenir.

— Est-ce pour me proposer un entreteneur, que vous vous êtes dérangé, mon oncle ? interrompit Ælia, en fixant sur le brocanteur un regard froidement ironique.

— Ces choses-là ne me regardent pas, reprit Moëser en rougissant de pudeur : je ne te conseille pas, tu es assez grande pour savoir ce que tu as à faire ; je te dis seulement ce que je vois.

— Qu'est-ce que vous voyez, mon oncle ? contez-moi donc cela.

— Je vois, je vois, dit Moëser, des grands seigneurs qui se ruinent pour des filles sans beauté et sans esprit.

— Vraiment ! Je voudrais bien les connaître ces dignes gentilshommes.

— Oh ! tu n'as pas besoin de chercher bien loin ; ton voisin, le vieux marquis Emmanuel Dargis, fait des folies pour une pie-grièche nommée Olivia.

— Ah ! oui, une ancienne à Revel, qui l'a plantée là. Elle lâcherait son marquis comme un vieux bouquet fané, si Jean lui faisait seulement un signe.

Moëser tordit sous ses doigts sa lèvre inférieure et parut réfléchir profondément.

— Vous avez raison, continua la juive d'une voix saccadée, il y a des gens qui payent fort cher la défroque des autres.

Ce mouvement d'humeur n'échappa pas à Moëser.

— Enfin, dit-il avec résignation, le monde est ainsi fait, on ne peut le changer. Il y a des femmes qui savent faire leur affaire, comme il y en a d'autres qui doivent prodiguer leur jeunesse et leur beauté pour rien.

— Est-il envoyé par le marquis, se demanda Ælia, ou cherche-t-il seulement à semer pour l'avenir ? Je le forcerai bien à s'expliquer.

Que voulez-vous, mon oncle ! reprit-elle avec insouciance; je ne suis pas meilleure qu'une autre, et si je trouvais jamais un marquis Emmanuel à exploiter, je rattraperais le temps perdu; mais pour cela il faudrait que je fusse libre... Ah ! si Revel me quittait, je n'hésiterais pas!

Vous croyez donc bonnement que je fais fi de l'argent ! Allons donc ! je serais indigne d'être juive !

— A la bonne heure ! s'écria Moëser radieux, je te reconnais enfin.

— Voyons, mon cher Moëser, fit-elle résolûment, voilà assez longtemps que nous jouons aux propos interrompus, franchise brutale et absolue.

— Soit ! dit Moëser en reniflant la prise qu'il roulait depuis un quart d'heure entre ses doigts.

— Le vieux marquis Emmanuel vous a chargé de me faire des offres ?

— Non pas précisément; mais je sais qu'il t'a vue au théâtre, et que tu lui plais beaucoup; je sais enfin qu'il te donnerait bien mille à douze cents francs par mois.

— J'avoue que ce serait amusant de supplanter une seconde fois mademoiselle Olivia. Ah çà ! mais le marquis ne sait donc pas que je suis avec Revel ?

— Si.

— Que Revel est d'une jalousie incroyable ?

— Je connais le marquis; il était duelliste dans sa jeunesse, et le danger d'une rivalité ajouterait un charme de plus à la passion qu'il a pour toi.

— C'est bien embarrassant, savez-vous ? continua Ælia avec un accent de vérité admirable. Jean est fort mauvaise tête, il cherchera querelle au marquis.

Les petits yeux glauques de Moëser étincelèrent comme des émeraudes.

— Bah ! dit-il en riant.

— Et il le tuera en duel.

Un soupir à demi étouffé dilata la poitrine de l'usurier.

— Oh ! dit Ælia en se mordant les lèvres pour se contenir , je comprends maintenant; madame Dargis n'existe plus, et ses deux filles sont les seules héritières du marquis.

Lui mort, Moëser touche de suite les cent mille francs qu'il a avancés à madame Dargis.

Ælia avait vu sur le bureau de son oncle l'acte signé par Mathilde et par Pauline, le jour où elle était allée reporter les deux mille francs à l'usurier.

— Voyons, que décides-tu? reprit Moëser après un silence.

— C'est bien grave, savez-vous ! d'avoir la mort d'un homme à se reprocher.

— Allons donc ! est-ce que tu crois à ces niaiseries-là?

— Je vous le répète, mon oncle, si je quitte Jean Revel, il se battra avec le marquis et le tuera.

— Alors, fit brusquement Moëser, tant pis pour le marquis s'il est maladroit.

— Eh bien, qui me donnera les mille à douze cents francs par mois, si mon entreteneur est tué le lendemain du soir où nous aurons soupé ensemble pour la première fois? continua la juive avec un calme parfait... Vous qui

êtes si fort en affaires, mon oncle, soyez donc assez bon pour m'expliquer les avantages que je retirerai de cette spéculation-là.

Il se fit un silence de quelques secondes.

Les yeux de la juive semblaient cloués sur ceux de l'usurier.

— D'abord, je te le répète, je ne crois pas à cette rencontre. M. Revel prendra gaiement son parti, comme un garçon d'esprit qu'il est, et les choses ne tourneront pas au tragique, comme tu le crains.

— Écoutez, mon oncle, les affaires ne se traitent pas ainsi.

— Eh bien, pour te rassurer complétement, interrompit Moëser, comme le conseil est venu de moi, je m'engagerai par écrit à te compter quinze mille francs comptants, pour le cas où le marquis serait tué par ton amant.

— Quinze mille francs! dit Ælia.

— Quinze mille francs, répéta Moëser, c'est-à-dire un peu plus que ta première année de pension.

— Je calcule mieux sur le papier, dit simplement la juive en allant prendre dans le secrétaire un crayon et une lettre de faire part encadrée de filets noirs.

— Voyons, reprit-elle, tout en chiffrant sur ses genoux: M. Emmanuel Dargis a soixante ans, il peut vivre encore quinze ans, — mettons quinze ans; — maintenant, les intérêts de cent mille francs pendant

quinze ans donnent soixante-sept mille cinq cents francs, plus les intérêts des intérêts. En me comptant quinze mille francs pour faire tuer ce pauvre M. Dargis, c'est environ cinquante-huit mille francs que vous me carottez, mon cher oncle.

— Ælia ! balbutia Moëser, livide de colère en enfonçant son chapeau sur sa tête.

— Otez votre chapeau, monsieur, dit-elle avec calme ; j'espère que vous ne me faites pas l'injure de me considérer encore comme étant de votre famille.

Moëser haussa les épaules de pitié et ne répondit pas.

— Tenez, dit-elle en jetant à ses pieds le papier sur lequel elle venait d'écrire... vous pouvez vérifier si l'addition était exacte.

Moëser jeta machinalement les yeux sur la lettre.

C'était le billet mortuaire de madame Dargis, envoyé par Henriette à Jean Revel, et dont Ælia ne lui avait jamais parlé.

— Maintenant, continua la juive en indiquant la porte à son oncle, vous comprenez, n'est-ce pas?

— Misérable! cria Moëser d'une voix étranglée par la honte et la colère, tu chasses le frère de ta mère.

— Je ne sais pas si vous êtes le frère de ma mère, mais ce que je sais, c'est que vous êtes cent fois plus vil et plus lâche que les voleurs de grand chemin.

Moëser bondit à quatre pas d'Ælia et leva la main pour la frapper au visage ; mais la juive lui saisit le poignet

avec une force incroyable et appuya de l'autre main sur le bouton d'un timbre.

— Priez M. Revel de descendre près de moi, dit-elle à Gudule, qui venait d'apparaître devant la porte.

— A présent, choisissez, monsieur Moëser : la porte ou la fenêtre.

— Sois maudite ! fille de Juda ! exclama le juif en s'élançant dans l'escalier.

— Allez, pauvre méchant, dit Ælia en le regardant s'éloigner, vos malédictions doivent porter bonheur.

V

Le marquis.

Après les explications données par Moëser sur la position sociale de mademoiselle Olivia, nous pouvons nommer le personnage qui avait si vertement apostrophé notre ami Jean au boulevard du Régent.

Cette voix aigre et pointue appartenait au marquis Emmanuel Dargis.

Permettez-moi donc de vous présenter le marquis Emmanuel Dargis, car ce gentilhomme rocaille, dont on a beaucoup parlé, n'a guère agi jusqu'à présent.

L'hôtel du marquis était situé, avons-nous dit, sur le

boulevard du Régent. L'extérieur avait cette tristesse morne, silencieuse et uniforme de toutes les maisons des boulevards de Bruxelles.

Mais on était frappé, en entrant, de la coquetterie féminine, de l'étincelante propreté et du confortable élégant qui régnaient à l'intérieur.

Le caractère du marquis se reflétait complétement dans le choix et la disposition de l'ameublement.

Le vieux gentilhomme était égoïste comme un chat, prétentieux, insolent et débauché.

Le mobilier était prétentieux, efféminé et licencieux comme les boudoirs que rêvait cet autre marquis, ce singe fait homme, qui avait nom de Sades.

La scène suivante donnera à nos lecteurs une idée plus précise du physique, du caractère et des mœurs de ce personnage.

Le marquis, sa maîtresse et une jolie fille de dix-huit ans se trouvaient réunis dans un petit boudoir situé au second étage de l'hôtel et dont la vue plongeait sur le jardin.

Malgré la répugnance que nous avons à faire des descriptions de mobilier, nous ne pouvons nous dispenser de détailler cet ameublement.

Le boudoir formait un ovale parfait de trente-cinq pas de circonférence.

Le plafond voûté en forme de dôme était peint à fresque et représentait un ciel bleu tendre, moucheté de

petits nuages roses ; des guirlandes de fleurs et de fruits couraient irrégulièrement sur la corniche dorée.

Une magnifique lanterne chinoise se balançait majestueusement au-dessous de cette voûte azurée. Un cordon de glaces cerclait la muraille à hauteur d'appui. La partie supérieure était tendue en soie bleue, encadrée par des baguettes d'or.

Un tapis de Turquie couvrait le plancher.

Une pendule de vieux Sèvres et des candélabres rocaille surchargeaient la cheminée de marbre blanc, admirablement sculptée.

Des divans larges, mais bas, en soie pareille à la tenture, faisaient le tour du boudoir.

Dans l'embrasure de la croisée formée par une immense glace dépolie, et sur une table de bois doré, se dressait une collection choisie des statuettes les plus décolletées de Pradier et de Clésinger.

Un album de maroquin rouge avec fermoir à secret se trouvait également sur la table.

Mais l'objet qui vous frappait le plus, en entrant, par son étrangeté, et sur lequel l'imagination s'épuisait en conjectures étranges, occupait le milieu du boudoir.

C'était une large causeuse, ou plutôt un divan à accotoirs, en bois doré, et recouvert en satin noir.

Pourquoi cette nuance plutôt qu'une autre ?

Un peintre ou un statuaire eût trouvé de suite la raison d'être de ce meuble, raison que nous formulerons ainsi :

Les nus se détachent mieux sur le noir que sur le bleu.

Or, pour n'être ni peintre ni sculpteur, le marquis Emmanuel n'en n'était pas moins un admirateur effréné de la beauté plastique.

Et maintenant que nous en avons fini avec le décor, occupons-nous des acteurs.

Le vieux marquis était d'une taille moyenne, mais ses épaules voûtées plus encore par la débauche que par l'âge le faisaient paraître beaucoup plus petit qu'il ne l'était en réalité.

Sa tête, largement développée par en haut, était couverte par une chevelure fine, d'une nuance si pâle et si décolorée qu'il était difficile de distinguer si elle était blanche ou blonde.

Le nez était fin et droit, la bouche plate, pincée et bordée de lèvres incolores.

Les yeux brun-orange offraient un mélange surprenant de sensualité, d'impertinence et de fausseté.

Presbyte comme presque tous les vieillards, le marquis portait de petites lunettes d'or d'une finesse extrême, dont il ne se servait guère que pour lire.

Son visage et ses mains avaient la teinte blafarde et cireuse de ces figures de vieux comédiens de province.

Il était en élégant déshabillé du matin.

Pantalon de molleton blanc à pieds, jaquette de basin croisé et pantoufles vernies.

Assis à califourchon sur une petite chaise de laque, il

parcourait en sifflotant l'*Indépendance belge*, pendant que la jolie fille dont nous avons parlé, et qui remplissait auprès de lui les fonctions de femme de chambre, lui mettait des papillotes.

Olivia, accroupie à la turque dans l'angle du divan, feuilletait l'album qu'elle venait de prendre sur la table, et que le marquis lui avait ouvert.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de regarder par-dessus l'épaule de mademoiselle Olivia pour vous dire quel genre de dessins et de lithographies renfermait ce mystérieux album; mais nous pouvons supposer que Dévéria y occupait une assez large place.

— Ainsi, interrompit tout à coup le marquis, tu ne veux pas revenir à Paris avec moi, Olivia?

— Pour quoi faire? dit-elle sans lever la tête.

— Pour ne pas me quitter; il faut bien que je me décide à aller voir mes nièces avant l'hiver; voilà plus de six mois que je remets ce voyage-là.

— Alors, c'est qu'il peut se remettre, continua l'Espagnole, et vous attendrez bien à l'hiver.

— Non pas, je ne quitte jamais Bruxelles à cette époque.

— Il y a commencement à tout; d'abord je veux aller au moins une fois au bal de l'Opéra.

— Tu iras au bal du théâtre de la Monnaie.

— Ah! oui, avec cela qu'il est gai, ce théâtre-là, un faux Odéon.

— Enfin, tu ne partiras pas demain avec moi?

— Non.

— Eh bien, reste, c'est une dépense de moins.

— Oui, reprit aigrement Olivia, vous serez plus libre ainsi de me tromper tout à votre aise.

— Avec cela que j'aurai le temps de m'amuser! Ma chère belle-sœur m'a taillé là une jolie besogne en escomptant par avance l'existence de ses enfants; si mon notaire ne trouvait pas un moyen d'arranger avec moi un autre testament, je ne sais pas trop comment tout cela tournerait.

Cette petite phrase résolûment débitée eût certainement donné des vertiges à maître Moëser s'il avait pu l'entendre.

Mademoiselle Betty avait achevé de coiffer l'*ex-beau* pendant cette conversation.

— Quelles jolies mains elle a cette Betty! dit le marquis en arrêtant la caméristе par le bras et en caressant sa petite main blanche et potelée.

— Betty est une fille adorable, dit Olivia en arrêtant sur la jeune femme un regard si étrangement provocateur, que les joues de l'Anglaise se colorèrent d'un incarnat velouté.

C'est dommage qu'elle soit sauvage comme une Irlandaise. Allons! viens t'asseoir près de moi.

Et Olivia, bondissant sur ses pieds, jeta ses bras autour de la taille de Betty et la renversa à demi sur le divan.

— Ah ! si j'étais homme, comme je t'aimerais, Betty ! dit-elle en appuyant ses lèvres sur la bouche vermeille de la jeune fille qui essayait de se dégager.

— Betty, je te donne un louis par baiser que tu recevras, s'écria le marquis dont les yeux chatoyèrent subitement de reflets irisés ; laisse-toi donc faire, maladroite.

— Non, non, murmura Betty haletante, en repoussant Olivia.

L'arrivée d'un domestique mit fin à cette scène que notre plume n'a fait qu'effleurer.

Betty s'enfuit les vêtements en désordre et rouge de honte.

— M. Christian ! annonça le domestique.

— Il arrive mal à propos, dit le marquis avec humeur. — Enfin ! faites entrer.

Un gros garçon à face réjouie entra dans le boudoir en frétillant comme un maître à danser. — Toilette exagérée et criarde, physique de commissionnaire en vins.

Tel était, en deux phrases, le signalement de ce personnage.

— Bonjour, ma toute belle, dit-il en allant baiser la main maigrelette d'Olivia.

— Bonjour, cher, bonjour, glapit le marquis en se renversant sur le divan.

— Monsieur le marquis, je suis bien votre serviteur.

— Gillot! cria le marquis en voix de fausset, Gillot!

Le domestique qui avait annoncé Christian rentra de nouveau.

— Gillot, du marasquin et du curaçao.

— Vous savez que c'est pour ce soir? dit Christian d'un air d'intelligence.

— Pour ce soir, quoi? demanda le marquis tout en versant dans les verres.

— Le souper.

— Quel souper? reprit à son tour Olivia.

— Eh bien, le souper que j'ai perdu, vous savez, pour la petite Julia.

— Ah! j'y suis maintenant. Est-ce que ce sera drôle, votre souper? continua le marquis avec une suprême impertinence.

— Mais, je l'espère, fit Christian avec une importance comique.

— Qu'est-ce que vous aurez?

— D'abord un magnifique turbot au milieu... puis...

— Est-il bête ce Christian! s'écria l'Espagnole en riant; on lui parle convives, et il vous répond turbot...

— C'est qu'il est absurde, ce cher Christian, appuya le marquis.

— Nous serons sept à table : M. le marquis, mademoiselle Olivia, Louis et sa maîtresse, Jean, sa maîtresse et moi.

— Jean ! j'ai eu un cocher qui s'appelait Jean, dit le marquis en se parlant à lui-même.

— Et moi, j'ai eu un Jean pour amant, soupira Olivia tout en regardant le plafond.

— Ce Jean-là n'est ni votre cocher, marquis, ni votre ex-amant, senora : c'est un peintre.

— Un peintre ! s'écrièrent en même temps le marquis et Olivia.

— Oui, Jean Revel, répliqua Christian en les regardant avec un étonnement hébété.

— J'en étais sûr, glapit le marquis en éclatant comme une bouteille de champagne. Ce barbouilleur, ce cuistre, devait être en Belgique.

— Monsieur le marquis, riposta l'Espagnole avec une dignité du plus haut comique, en insultant l'homme que j'ai aimé, vous me déconsidérez, moi.

Olivia ne pensait pas un seul mot de ce qu'elle disait là ; mais son esprit de contradiction lui inspirait cette vigoureuse sortie.

— Je me fiche bien de votre considération ! reprit le marquis, toujours plus aigre et plus criard.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous vouliez rester seule à Bruxelles.

— Vous me faites pitié.

— Voyons, la paix ! dit Christian en cherchant à calmer le couple exaspéré.

— Laissez, monsieur Christian, dit Olivia avec une

fausse résignation ; il n'y a pas de raisonnement possible avec un caractère comme le sien. Vous voudrez bien m'excuser, je n'irai pas à ce souper.

— Pourquoi donc? pourquoi donc? fit le marquis en faisant parcourir à son organe une véritable gamme chromatique; c'est cela qui serait un peu curieux à voir.

— Voyons, mon ami, du calme, murmura Christian, je suis au désespoir...

— D'avoir invité M. Jean Revel; j'en suis ravi, moi : nous allons donc le connaître enfin ce beau blond, ce Raphaël, cet Apollon dont on m'a tant parlé.

— Mon ami, je vous jure..... Et puis d'abord Jean est ici avec Ælia ; vous savez, Olivia, la débutante de Saint-Hubert... Il en est fou.

L'Espagnole se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Un modèle d'atelier, dit-elle avec dégoût, une ignoble juive.

— Là, tu le vois, Christian, elle enrage parce que tu lui as dit qu'il aimait cette fille! Eh bien, palsambleu ! quand je devrais t'y faire traîner par mes domestiques, tu iras à ce souper.

Le souper ou la porte : choisis.

— Vieux brigand ! dit-elle en serrant les dents, j'irai, mais je te ferai payer cher cette humiliation. . . .

. . . .

Le même soir, à onze heures, au moment où le mar-

quis s'habillait dans son cabinet de toilette, Gillot entra mystérieusement sur les pointes.

— Monsieur le marquis, dit-il à voix basse.

— Qu'est-ce que tu veux, animal?

— M. le marquis m'a recommandé, ainsi qu'à Betty, de lui remettre toutes les lettres qui pourraient venir pour mademoiselle Olivia.

— Eh bien?

— Eh bien, c'est qu'en rentrant tout à l'heure, un jeune homme s'est détaché de l'angle de la muraille et m'a glissé dans la main cette pièce de vingt francs et ce petit billet.

— Pour toi l'argent, ce billet pour mademoiselle Olivia, m'a-t-il dit; si tu es adroit, tu peux faire de bonnes affaires avec moi.

Le marquis arracha le papier des mains du valet et dévora les lignes suivantes :

« Viens ce soir où tu sais; — dans le cas où notre
» rendez-vous de Laeken ne tiendrait plus, pose tes gants
» sur la table pendant le souper.

» J. . . »

— Gillot, dit le marquis d'une voix tremblante de fureur, prenez sur ma crémaillère ma canne de baleine fondue.

Le domestique s'empressa d'exécuter cet ordre et remit au marquis la canne demandée, en même temps que ses gants et son chapeau.

Emmanuel se coiffa en casseur, et fit une demi-douzaine de moulinets avec sa canne; après quoi il descendit prendre Olivia, et tous deux montèrent en voiture.

Maître Moëser venait de jouer son dernier atout, et nous avons pu voir qu'il maniait assez galamment la lettre anonyme.

Quant à Gillot, il avait empoché la cagnotte pour mentir comme un empirique des bords de la Dordogne.

VI

Qui vivra verra.

Monsieur Christian, personnage de second plan, jouait ce rôle, si commun en province, de l'ami des artistes.

Satellite sans valeur, il gravitait perpétuellement autour des planètes artistiques, qui lui abandonnaient généreusement quelques reflets de leur esprit et de leur gaieté.

Christian était la providence des directeurs et des artistes.

Possesseur d'une trentaine de mille livres de rente, et désœuvré comme un berger, il servait aux premiers

de commis voyageur et de sergent recruteur pour l'organisation de leur troupe ; il était le banquier et l'amphitryon ordinaire des seconds.

Christian tutoyait tout le personnel des théâtres de la Monnaie, des Galeries Saint-Hubert, du Vaudeville et des Nouveautés.

L'ami des artistes avait toujours cinquante à soixante mille francs dehors ; mais, depuis vingt ans environ qu'il prêtait sans le moindre intérêt, il n'avait pas perdu un centime.

Les jeunes premiers et les fortes amoureuses se seraient bien gardés de *brûler* une aussi précieuse connaissance.

L'ami des artistes avait ses grandes entrées dans les coulisses de tous les théâtres et dans toutes les loges d'actrices.

C'était la chronique vivante des aventures galantes du monde dramatique depuis le siége d'Anvers.

Louis et Esther arrivèrent les premiers au rendez-vous.

Christian les fit passer dans un petit salon attenant à la salle à manger et leur dit en deux mots quelle école il venait de faire en invitant à la même table Jean Revel et le marquis, Ælia et Olivia.

Le marquis était loin d'être sympathique au couple auquel il contait ses doléances.

Monsieur Louis promit toutefois de faire tout son

possible pour maintenir la concorde entre les convives.

Jean Revel et Ælia entrèrent en ce moment.

— Bonsoir, mon petit Christian, dit Ælia en tirant de sa poche une tabatière niellée or et platine... Permettez-moi de vous la souhaiter bonne et heureuse.

— Et que Dieu vous bénisse, ajouta Jean, en lui fourrant vivement entre son gilet blanc et sa chemise un gros bouquet de roses moussues.

— Comment! c'était ma fête? dit le quadragénaire en s'attendrissant.

— La Saint-Honoré!... Vous voyez que votre nez n'a pas été oublié.

— Oh! je ne vous ai pas oublié non plus, mon bon Christian, reprit à son tour mademoiselle Esther; seulement, l'ouvrier qui devait me monter l'objet que j'ai brodé pour vous a eu la sottise de me manquer de parole pour ce soir... Mais je m'inscris pour un porte-cigares.

Christian embrassa pudiquement les deux femmes sur le front, pendant que les deux jeunes gens se serraient la main.

— Vous savez, Revel, dit Louis à mi-voix, votre ancienne est des nôtres avec son marquis?

— J'ai une ancienne dans le marquisat, dit Revel en riant.

Jean n'eut pas le temps d'ajouter un mot de plus.

— Mademoiselle Olivia, monsieur le marquis Emma-

nuel Dargis, annonça le valet de chambre de Christian.

— Mon imbécile du boulevard d'Anderlecht, exclama Jean en se rapprochant d'Ælia.

Le marquis entra en donnant le bras à sa maîtresse avec le sérieux et la dignité d'un premier régisseur conduisant au piano une Sophie Cruvelli ou une Rosine Stoltz.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent légèrement, et Christian se précipita à la rencontre des nouveaux venus, auxquels il serra cordialement la main.

Emmanuel enveloppa les deux jeunes gens d'un regard hautain et provocateur.

Quant à Olivia, elle affecta de détourner la tête d'un autre côté.

Christian donna immédiatement l'ordre de servir. Les convives prirent place dans l'ordre suivant : Christian ayant à sa droite Olivia et Louis, Jean de Brannes à côté d'Esther et d'Ælia.

Jean et sa maîtresse échangèrent un regard d'intelligence ; Christian commença à servir, pendant que le valet de chambre remplissait les verres de madère et d'alicante.

Cinq minutes s'écoulèrent sans qu'un seul mot eût été prononcé, cinq minutes qui durèrent un demi-siècle pour le pauvre Christian.

Les convives s'observaient et se regardaient sournoisement comme des lutteurs qui comprennent bien qu'il faudra tôt ou tard commencer l'attaque, mais qui atten-

dent pour cela que leur adversaire ait fait un mouvement ou une feinte.

Ce fut Louis qui ouvrit le feu.

— Dites donc, Christian, vous qui êtes bien informé, est-il vrai que nous ayons cette année un cirque d'hiver?

— Parfaitement vrai, dit l'ami des artistes: c'est Bernaert qui a obtenu le privilége de la régence; il doit établir son hippodrome en dehors de la chaussée de Laeken.

— Et, demanda Esther, sans se douter qu'elle allait mettre en branle les lignes ennemies, a-t-il au moins une bonne troupe?

Christian se retourna galamment vers Olivia.

— Je vous présente une de ses pensionnaires, dit-il, ex-premier sujet de l'Hippodrome de Paris.

— Vous pouvez compter, mademoiselle, que nous irons applaudir à vos débuts, dit Esther; n'est-ce pas, Louis?

— Certainement: d'abord, j'adore les chevaux; et vous, Jean, aimez-vous les chevaux?

— Moi, dit Jean, j'aime les perroquets... gris.

Emmanuel regarda Revel par-dessus ses lunettes pour savoir si cette étrange réponse ne cachait pas quelque trait à son adresse.

— Et pourquoi aimez-vous les perroquets, monsieur? dit-il froidement.

— Je les aime parce qu'ils ont le nez et la voix de

polichinelle, et que, comme lui, ils sont égoïstes, sensuels, bavards et poltrons, jusqu'à cent quinze ans. — Tenez, monsieur, j'ai connu un vieux perroquet qui était grossier comme un gentilhomme algonquin ; il avait une façon de lancer le mot de maroufle et d'imbécile, tout à fait désopilante.

— Eh ! mais, riposta le marquis, j'achèterais fort cher cet animal-là ; il m'épargnerait souvent une besogne fatigante.

— Hélas ! monsieur, fit Revel, cette bonne bête appartient à une jeune Brésilienne qui ne consentirait jamais à s'en séparer.

Emmanuel devint livide, mais il se contint.

— Vous avez été charmante hier dans le *Tigre*, ma chère Ælia, reprit Christian en envoyant une aile de faisan à la comédienne.

— Vous êtes un abominable flatteur, j'ai été triste comme une guitare sans cordes.

— Madame se sent peut-être plus à l'aise dans les rôles passionnés, repartit Olivia tout en tendant son verre à Christian ; je suis certaine que vous auriez beaucoup de succès dans le grand répertoire, où la beauté plastique entre pour une bonne part.

— Vous êtes réellement trop bonne, madame, reprit Ælia toujours souriante ; mais je crois naïvement que le talent est la première condition de succès, et ce qui est

indispensable à la ville, n'est qu'un accessoire sans grande valeur sur les planches.

Tout en parlant, Ælia relevait les dentelles de sa manche gauche, sous prétexte de refermer son bracelet, et laissait voir son joli bras rond, admirable de blancheur et d'élégance.

Emmanuel jeta sur la belle juive un regard de faune sentimental.

— Travaillez-vous beaucoup, Revel? demanda Christian, pour engager la conversation dans une voie nouvelle.

— Je viens d'achever deux portraits pour le comte de Frédéric Drakker, deux adorables têtes d'enfants.

— Un garçon et une petite fille, dit Louis; je les vois quelquefois avec leur père à l'Allée-Verte.

— Vous devez aimer les enfants, monsieur Jean, dit Esther en regardant le peintre avec un sourire affectueux.

— Jusqu'à l'adoration, dit Jean avec expansion, et je plains sincèrement les gens qui n'en ont pas, à commencer par moi.

— Comment, par vous? réclama Esther; mais vous ne réfléchissez pas que, dans votre position, un enfant serait un embarras; vous pouvez vous marier un jour.

— Jamais, dit Jean avec une gaieté forcée, et c'est pour cela que je voudrais avoir près de moi un brave garçon qui m'aimerait comme son vieil ami et écouterait

sans trop bâiller le récit de mes aventures de jeunesse. Or, comme je n'ai pas la prétention de vivre jusqu'à soixante ans avec Ælia, je retomberai fatalement un jour dans la gouvernante, ce qui est triste comme tout, ou dans les petites filles, ce qui est dégradant, n'est-ce pas, Christian?

— Quoi?

— Bah! versez-moi du bordeaux-Larose, cela vaudra mieux que de causer vieux.

— Moi je connais des vieux très-agréables, dit Louis.

— Pardieu! moi aussi : le vieux pomard, d'abord ; le vieux sèvres, ensuite; et enfin, le vieux Christian; car ne vous y trompez pas, madame, Christian est vieux comme le *Manneken*, le plus ancien bourgeois de Bruxelles.

— J'ai eu quarante et un ans le 10 juillet...

— La veille de la bataille de Culloden, dit Louis.

— Dernier, acheva Christian.

— Eh bien, vrai, il est bien conservé, fit Ælia avec admiration.

— Il n'y a que les blonds pour se soutenir comme cela! exclama Jean ; — ils se frippent, mais ils luttent.

— Monsieur! cria Emmanuel, est-ce une personnalité que vous avez eu l'intention de faire là?

— Est-ce que vous auriez été blond, monsieur le marquis? riposta Jean en regardant le vieux beau avec un étonnement naïf.

Emmanuel comprit que la botte portait à fond et qu'il allait s'enferrer jusqu'à la garde.

— Je vous souhaite d'être un jour aussi vert que le marquis, dit Christian avec conviction.

— Vous aimez les prunes vertes, madame? demanda Jean à sa voisine de droite.

— Les chinois? vous voulez dire.

— On ne parle pas bas! cria l'amphitryon; un gage.

— D'amour? Tenez, voilà mon bracelet, dit Esther en jetant le bijou sur la table.

— Un bracelet de cheveux! s'écria Ælia en le regardant curieusement; un *souvenir*, c'est attendrissant comme tout.

— Ce sont les cheveux de mon Louis, fit Esther en arrêtant sur son amant un regard velouté.

— Regarde un peu bondir Emmanuel, dit Jean bas à Ælia.

— Laisse-le donc tranquille.

— Eh bien, j'ai mieux que cela, moi, fit le peintre avec une mystérieuse importance.

Vous connaissez tous la légende de la Toison d'or, n'est-ce pas?

— Monsieur! cria Emmanuel, il y a des dames ici; vous somme de ne pas raconter cette version inconvenante.

— Rassurez-vous, mon anecdote n'a aucun rapport

avec l'Espagne. Écoutez bien cela, Louis, et frémissez, imprudent Samson que vous êtes !

— La toile ! cria Esther.

— Et vous aussi, Dalila... Il y a environ un an, c'était...

— Par un beau soir d'automne, poursuivit Louis.

— Précisément.

— Dites donc, elle m'ennuie votre histoire, interrompit Christian qui commençait à y voir trouble. Et vous, Olivia, est-ce que ça vous amuse ?

— Moi, je ne m'occupe pas de ce que dit monsieur.

— Eh bien, faites un tour dans les vignes ; vous rentrerez à l'épilogue, dit Ælia en remplissant le verre de l'ami des artistes, qui s'alourdissait à vue d'œil.

— Bah ! dit gaiement l'amant d'Ælia. Je passe de suite au cinquième tableau ; ceux qui voudront savoir le commencement demanderont la brochure... Oncques n'avait revu ma brune maîtresse avec laquelle j'avais rompu en *fa* mineur, lorsque en fouillant dans mon secrétaire...

— Hé ! hé ! il a un secrétaire, ricana Christian complétement ivre, c'est un homme d'ordre.

— Christian, si vous êtes sage, je vous raconterai une histoire qui sera à la hauteur de votre abrutissement.

Dans mon secrétaire, poursuivit Jean, je trouvai une mèche de ses cheveux, oh ! mais une mèche d'un

mètre de long, et noire comme l'aile du corbeau, comme vous le disait feu Christian.

— Hein !

— Je suis un homme d'ordre, et pour utiliser cette mèche, ce souvenir d'amour, j'en fis tresser une laisse pour mon chien.

— Quelle horreur ! s'écria Esther.

— Emblème à rendre jaloux M. de Florian, l'Inconstance enchaînant la Fidélité.

Une explosion de rire accueillit cette extravagance que mademoiselle Olivia prit au sérieux, car elle lança au peintre un regard vipérin.

Quant au marquis, il se contenta de hausser les épaules.

— Mon histoire, je veux mon histoire, réclama Christian.

Jean vida d'un trait un verre de champagne, et s'adressant à Christian qui le regardait avec un hébètement comique :

— L'empereur *Commode* entra un matin chez son *secrétaire* qui gardait le *lit*, et, se laissant tomber sur la *bergère* placée entre la *causeuse* et la *table*, il s'écria : Ami, guéris donc (*guéridon*) ! Trois histoires comme celle-là, et l'on peut vous extirper une œillère sans douleur, vous êtes éthérisé à fond.

VII

Les jeux innocents.

Le souper terminé, les convives rentrèrent au salon, où le domestique servit sur un plateau d'argent le café, les grogs et les cigares.

— Monsieur, j'aurai une explication à vous demander, dit le marquis bas à l'oreille de Revel.

— Tout à vos ordres, monsieur, dit Revel en s'inclinant.

Vous plait-il de passer dans le cabinet de Christian?

— J'allais vous le proposer, monsieur.

— Allons, une partie de jeux innocents, s'écria Chris-

tian, en titubant au milieu du salon. Emmanuel, Jean, prenez place.

— Mais... réclama le marquis.

— Asseyez-vous, je le veux, dit Olivia en venant le prendre par le bras.

— Soit; mais je ne perdrai rien pour attendre, grommela le vieux beau.

En cinq minutes Esther, qui conduisait le jeu, avait une trentaine de gages sur ses genoux.

C'était à elle d'ordonner les épreuves.

Jean Revel et Olivia entraient bien pour la moitié des gages donnés.

Le premier par distraction.

La seconde par bêtise.

Une idée folle passa par la tête de la maîtresse de Louis. Elle se leva.

Et s'approchant de Jean qui causait avec Ælia :

— Vous allez entrer dans cette chambre avec mademoiselle Olivia, lui dit-elle avec autorité.

— Jamais, interrompit le marquis en se levant la figure bouleversée.

— Prenez garde d'être ridicule, mon cher, lui dit Christian bas à l'oreille; on vous observe.

Emmanuel se laissa tomber sur son fauteuil en grinçant des dents.

— Et qu'est-ce que nous ferons? demanda Jean avec une légère inquiétude.

— Vous l'embrasserez.

— Par exemple ! exclama à son tour Olivia.

— Et il faudra que nous devinions où il vous aura embrassée.

— Mais puisque c'est le jeu, ma chère amie, ne vous faites donc pas prier, balbutia le marquis, qui se serait plutôt laissé couper en morceaux que de paraître ridicule.

— Et si vous ne devinez pas? demanda Jean.

— Si nous ne devinons pas par trois fois...

— Par trois fois ! soupira Emmanuel.

— Tous vos gages vous seront rendus.

— Je suis à vos ordres, madame, dit résolûment Revel en offrant le bras à l'Espagnole.

Esther souleva la portière du second salon attenant au premier, et le couple se trouva dans une obscurité complète.

— Je crois, dit Revel, que ce que nous avons de mieux à faire est de tâcher de rattraper nos gages.

— Je le crois comme vous, dit sèchement l'amazone.

— Alors, permettez, dit le peintre en effleurant de ses lèvres les lèvres de son ancienne, du diable s'ils devinent.

— Est-ce fait? cria Esther.

— C'est fait, dit Jean en rentrant avec Olivia.

— Eh bien, faites le tour du salon, chacun dira son mot.

— Sur le dos, dit Christian, après avoir longtemps réfléchi.

Le couple passa.

— Sur les cheveux, dit le marquis en s'efforçant de sourire.

— Sur le front, continua Louis.

— Sur l'oreille, fit Esther.

— Et toi, devines-tu? demanda Revel en s'arrêtant devant Ælia.

La juive fit une petite moue de reproche à son amant : elle avait deviné!

— Sur la main! dit-elle généreusement.

— Et d'une! s'écria Revel en entraînant de nouveau l'Espagnole dans la chambre voisine.

— Continuons-nous? demanda-t-il : je crois qu'ils n'oseront pas plus deviner la seconde fois que la première.

— Je l'espère, dit la jeune femme. Revel fut peut-être plus consciencieux cette fois dans l'accomplissement de ses fonctions, car il la sentit tressaillir entre ses bras.

Personne ne devina.

Le couple rentra pour la troisième fois, mais Revel n'eut pas la moindre réflexion à faire.

Olivia le poussa doucement sur un fauteuil, et se jetant sur ses genoux, elle appuya avec frénésie ses lèvres sur sa bouche.

— Est-ce fait? demanda Esther de sa plus douce voix après deux grandes minutes d'attente.

Pas de réponse.

— Alors je vais vous chercher, dit-elle en soulevant la portière.

Jean et Olivia apparurent de nouveau et pour la troisième et dernière fois.

Jean était calme et souriant.

Olivia était rouge comme une cerise et ses yeux noirs brillaient de reflets dorés.

En entrant, elle enveloppa la juive d'un regard ironique et triomphant.

— Elle a les joues en feu et les lèvres pâles, se dit le marquis ; je sais ce que cela veut dire : palsambleu ! nous rirons tout à l'heure.

Cette fois Jean commença par Élia.

— Sur la bouche, dit-elle à mi-voix en regardant sa rivale bien en face.

Le couple passa.

— Sur le nez, dit Christian.

— Sur les yeux.

— Sur les cheveux.

— On l'a dit, un gage.

— Sur... sur tout, exhala le marquis avec une rage contenue.

— Un gage ; ce n'est pas une réponse, fit Esther.

— Voyons, où l'avez-vous embrassée ? cria la galerie

— Où ? répéta Revel en souriant.

— Oui, oui.

Jean éleva en l'air une petite bague d'or.

— Sur le chaton de cet anneau, dit-il avec un aplomb digne des héros de Boccace, en remettant la bague à l'annulaire de l'Espagole.

Restait encore à épuiser les autres gages.

Ce fut Ælia qui s'assit sur la sellette.

Mais sur l'observation que fit Christian que les dames pouvaient se faire remplacer par un patient de bonne volonté, Jean Revel prit de suite sa place.

— C'est moi qui recueille les accusations! s'écria le marquis en s'élançant au milieu du salon.

Personne ne remarqua ou du moins n'attacha d'importance à la canne de baleine avec laquelle il semblait jouer.

Emmanuel fit le tour du salon, écoutant avec un sourire méchant le trait satirique de chacun.

Quand il eut achevé sa tournée, il marcha droit au jeune homme, et s'arrêtant à deux pas de lui,

Il dit d'une voix sèche et brève, en jetant aux pieds de Revel la lettre anonyme écrite par Moëser :

— M. Jean Revel est sur la sellette parce que c'est un impudent drôle qui s'est permis d'écrire cette lettre.

Jean bondit sur ses pieds, et parant le coup de canne qui allait lui couper le visage, il repoussa son adversaire avec une telle vigueur que le vieux beau alla rouler à dix pas au pied de la table.

Un cri de terreur s'échappa de toutes les poitrines.

Ælia se jeta dans les bras de son amant comme pour le défendre.

Louis et Christian s'élancèrent pour relever le marquis.

— Il est blessé ! s'écria l'ami des artistes en soulevant la tête de son compagnon de plaisirs.

— La tempe gauche a frappé contre la tab'e, reprit Louis en cherchant à éponger avec son mouchoir le sang qui s'échappait par une large blessure et ruisselait sur le parquet.

— Vite un médecin! s'écria Christian en s'élançant dans l'antichambre, pendant qu'Esther cherchait à contenir Olivia en proie à une attaque de nerfs réelle.

— Mon Dieu! l'aurais-je tué? murmura Jean en regardant avec terreur la figure décomposée du marquis, que Louis venait de déposer sur le divan.

Christian rentra avec un médecin qut habitait dans la même maison, et auquel il raconta en deux mots la scène déplorable qui venait de se passer.

Le médecin examina le blessé avec attention, et se retournant vers Christian qui était plus qu'une connaissance pour lui :

— Si vous m'en croyez, dit-il, ne répétez pas au commissaire de police qui va venir, les explications que vous venez de me donner.

— Comment cela ? demanda Louis.

— Cet homme est mort, dit le médecin, et pour avoir

cent fois raison, ce jeune homme n'en serait pas moins exposé à passer en jugement.

— Pardon, monsieur, interrompit le peintre qui s'était approché pendant ce dialogue, je désire au contraire que cette affaire ne soit pas étouffée. Cette lettre que monsieur Dargis m'attribuait, cette lettre, dis-je, n'est pas de moi; c'est une lâcheté et une infamie dont l'auteur doit être recherché et puni.

— Revel a raison, dit Louis, et nous sommes témoins qu'il s'est contenté de repousser ce malheureux, après en avoir reçu injustement la plus grave de toutes les insultes.

Jean embrassa une dernière fois sa maîtresse, et après l'avoir mise dans une voiture, il se rendit avec Louis et Christian chez le procureur du roi auquel ils racontèrent l'événement dans tous ses détails.

La réputation du marquis était détestable, et le magistrat avait été saisi déjà de nombreuses plaintes portées contre lui.

Il laissa Revel libre sur parole.

Quinze jours après, l'affaire était portée devant le tribunal, et la cour prononçait l'acquittement du peintre Jean Revel.

Quand il rentra dans son atelier du boulevard du Régent, il trouva Ælia en train de préparer leurs malles.

— Tu avais compris ma pensée, dit-il, merci; après

cette malheureuse affaire, je ne pouvais rester plus longtemps en Belgique.

— Non, dit Ælia, car les conséquences en sont plus graves que tu ne le penses.

Et la comédienne lui raconta alors les événements qui s'étaient accomplis à Paris depuis son départ : la mort de madame Dargis, et les propositions que Moëser était venu lui faire au sujet de l'héritage du marquis.

En apprenant qu'il était la cause indirecte de la ruine de Pauline, le pauvre garçon se mit à pleurer comme un enfant.

— Il y a huit mois, je t'ai engagé à me suivre, mon pauvre Jean, dit Ælia avec bonté ; je n'avais à cette époque que de l'amitié et de l'estime pour toi, et je voulais t'épargner une déception ou une déloyauté ; aujourd'hui que je t'aime, je te dis : Pars, mon bon Jean, pars sans regret, sans arrière-pensée, tu as un devoir à remplir là-bas.

Dans quinze jours mon engagement sera terminé, je serai libre ; j'irai te rejoindre à Paris, non pour continuer à vivre avec toi, mais pour te conseiller et lutter contre les méchants qui voudraient entraver ta route.

— Ælia! dit Jean en la regardant avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Voyons, sois franc, ne reste-t-il plus rien au fond de ce cœur-là pour mademoiselle Pauline?

— Si, dit Jean avec tristesse, la tête était guérie, mais

le cœur saignait toujours. — Mais toi, ma pauvre Ælia, je ne puis t'abandonner ainsi.

— Moi, fit la juive avec un sourire forcé, je n'ai jamais été assez naïve pour prendre notre amour au sérieux; je t'aimais avec mon tempérament et non avec mon cœur.

Ne te l'ai-je pas dit? je ne crois à rien.

Les blés sont coupés, les alouettes ont pris leur vol.

— Non, dit Jean, je ne te crois pas, tu ne saurais pas méchante.

— Souviens-toi de mes paroles, Jean : ne souhaite jamais à ton plus implacable ennemi de devenir l'amant de la juive Ælia.

— Allons, je serais fou de te croire.

— Je ne te permets que de croire à une chose: c'est à mon amitié sincère et à mon dévouement.

— Mais enfin, d'où te viennent ces mauvaises pensées?

Ælia releva sur le jeune peintre un regard doux et triste.

— Elles me viennent de ce que je suis fatiguée de voir les bons souffrir pour les méchants, et que, comme ces malheureux qu'une attraction irrésistible pousse à braver le danger en domptant les tigres et les lions, je voudrais rencontrer une de ces natures perverses, un de ces êtres forts dans le mal, pour lutter contre lui et le broyer sous mes pieds.

— Eh bien, prends patience, je te chercherai cela.

— Je crois que j'ai trouvé, moi, murmura la juive.

Le soir même, Jean Revel prenait le train express pour Paris.

VIII

La petite Jeanne.

Le premier soin de Revel, en arrivant à Paris, fut de se rendre rue de Castellane pour avoir quelques renseignements sur les deux jeunes orphelines.

Jean vit de suite, aux réponses embarrassées du concierge, qu'il ne pourrait rien en tirer; il se contenta donc de prendre l'adresse de mademoiselle Henriette, adresse qu'il n'obtint qu'après d'interminables pourparlers.

Comme il était de trop bonne heure pour se présenter chez elle, le peintre rentra dans son atelier et attendit.

Voyons ce qui se passait dans cette même matinée chez mademoiselle Dargis.

Ainsi que nous l'avons dit, Henriette habitait depuis la mort de sa mère un petit appartement rue Grenelle-Saint-Germain.

La disposition et le rangement de cet intérieur étaient aussi simples et aussi soignés que celui de la rue de Castellane.

Le petit salon dans lequel Henriette recevait ses élèves était meublé avec une élégance et un confortable dont le mobilier de madame Dargis avait fait en partie tous les frais.

Quant à la chambre à coucher, elle était exactement la même que lorsque les deux sœurs habitaient ensemble.

Henriette avait fait placer dans l'alcôve fermée le lit de sa sœur à côté du sien.

Ce lit servait à la nourrice de la petite Jeanne dont le berceau était placé au chevet d'Henriette.

Qu'est-ce que la petite Jeanne? me demanderez-vous.

La scène suivante vous l'apprendra, si vous ne l'avez pas deviné déjà.

Henriette était assise dans une chauffeuse très-basse devant la cheminée dans laquelle petillait un bon feu de bois; de son bras gauche elle soutenait sur un oreiller la tête d'une jolie petite fille d'un mois à peine, pendant que de la main qui lui restait libre elle réchauffait ses petits pieds.

La pauvre femme à laquelle Revel avait si généreusement donné ses boutons de diamants en sortant de chez madame Dargis, la mendiante, enfin, allait et venait dans l'appartement et disposait des langes pour la toilette de la petite Jeanne.

Les quatre cents francs de Revel lui avaient porté bonheur. — Son mari était rentré à son ancienne usine, et quant à elle, après avoir fait ses couches dans son pays, elle était revenue à Paris comme nourrice.

Hasard étrange, qui faisait que cette femme donnait son lait à la fille de celui qui lui avait refusé sans pitié une aumône.

Au léger coup de sonnette qui résonna dans l'antichambre, Henriette releva la tête, et regardant la pendule :

— Dix heures. C'est Pauline, dit-elle, allez lui ouvrir, Marcelle.

Pauline entra vivement; mais sur un signe de sa sœur, elle traversa la chambre en marchant sur les pointes.

— Elle dort, dit Henriette en lui désignant l'enfant qui reposait sur ses genoux.

Pauline se débarrassa lestement de son cachemire et de son chapeau, et vint s'asseoir sur un petit tabouret placé en face de sa sœur.

— Je te permets de l'embrasser, dit Henriette, mais bien doucement, pour ne pas la réveiller.

La jeune mère appuya légèrement ses lèvres sur la petite main de son enfant.

— Comment a-t-elle passé la nuit? dit Pauline à mivoix.

— Aussi bien que possible; seulement, comme elle se refroidissait, Marcelle m'a aidée à l'envelopper dans une ouate...

— Pauvre chère petite Jeanne... Voyons, Marcelle, reprit Pauline en observant avec une attention inquiète le visage de la nourrice, vous qui avez élevé deux enfants, dites-moi bien franchement si je dois être encore inquiète maintenant.

— Rassurez-vous, ma chère dame, dit Marcelle avec conviction, votre petite fille vivra : cette faiblesse et cette somnolence qui vous ont tant alarmée proviennent, comme vous l'a dit le médecin, de votre délivrance avant terme. Les enfants qui viennent après huit mois de grossesse sont moins forts que les autres, mais enfin ils vivent; je vous le répète, tranquillisez-vous donc et prenez confiance.

— Bonne Marcelle, je veux vous croire, car la pensée de perdre ma chère petite fille me rendrait folle.

— Allons donc! qu'est-ce que c'est que des idées comme cela? interrompit Henriette en regardant sa sœur en souriant.

— Oui, continua Pauline comme en se parlant à elle-même, le médecin avait raison, et si j'avais cédé aux instances de Jean, si j'avais envoyé mon enfant hors de Paris, je ne l'aurais jamais revu.

— Dame! pour ça, c'est vrai, madame, dit Marcelle;

mais mademoiselle Henriette était là, et comme elle voulait conserver sa petite nièce, elle n'a pas hésité à la prendre avec elle. — Elle n'est pas si délicate que M. de Brannes, et les cris de cette chère petite créature ne lui portent pas sur les nerfs.

— Marcelle! dit sévèrement Henriette.

Pauline couvrit de baisers la tête de son enfant qui venait de se réveiller, et, la prenant dans ses bras, elle la remit à Marcelle qui la réclamait pour lui donner le sein.

— J'ai à causer avec toi, Pauline, dit Henriette en passant son bras sous celui de sa sœur et en l'emmenant dans le salon.

— Je sais ce que tu vas me dire, ma bonne Henriette; tu vas me parler de M. de Brannes.

— Non, dit la jeune fille avec une résignation calme; l'homme qui a refusé de reconnaître son enfant n'épousera jamais la pauvre fille qu'il ne supporte comme maîtresse que par la force de l'habitude.

— Je ne lui demande plus rien, dit Henriette en baissant la tête.

Cette réhabilitation que j'espérais pour toi, et pour laquelle j'eusse donné dix années de ma vie, je la regarderais aujourd'hui comme un malheur. Si l'on est assez faible pour se donner à l'homme qu'on aime, on ne saurait épouser l'homme qu'on n'estime pas.

Une rougeur subite colora les joues de la jeune femme.

— Mais que veux-tu que je fasse maintenant? dit-elle avec découragement.

— Je veux, dit Henriette en prenant la main de sa sœur, que tu ne descendes pas le dernier échelon de la honte et du mépris.

Après t'avoir cachée à tous les yeux et t'avoir épargné le chagrin de rougir de ta position, M. de Brannes a fini par se lasser de cette existence sédentaire; il a repris peu à peu ses anciennes habitudes, et dans son impudeur, il n'a pas craint de te donner pour compagnes des filles perdues, les maîtresses de ses amis.

Tant que la passion a pu t'aveugler, tant que tu as pu conserver une espérance dans l'avenir, j'ai été indulgente pour toi, j'ai eu pitié de ta faiblesse; maintenant, je serais indigne si je te laissais suivre plus longtemps cette voie funeste.

Il faut que tu oublies cet homme, que tu rompes pour jamais avec un passé coupable, pour ne plus t'occuper que de ton enfant.

La mort de notre pauvre oncle ne m'a pas donné une fortune; mais enfin, avec de l'économie et du travail, nous pourrons vivre honorablement.

Voyons, ma bonne Pauline, promets-moi d'avoir de la résolution.

— Oui, dit la jeune femme, je te le promets; accorde-moi encore un mois, un seul, pour tenter un suprême effort, et si je n'obtiens pas ce que je suis en droit d'exiger

de M. de Brannes, si la crainte d'une rupture définitive ne le touche pas, si mes supplications et mes larmes ne peuvent le décider à remplir son devoir, tout sera dit.

— C'est bien, j'ai ta promesse; mais n'oublie pas que c'est au nom de ton enfant que je t'ai parlé.

— Tu ne me verrais pas si résolue, si cette pensée n'était pas le mobile qui me fait agir.

— Aussi je suis tranquille, dit Henriette en allant embrasser sa sœur, tu ne voudrais pas que notre petite Jeanne ait un jour une préférence pour sa tante Henriette.

Marcelle rentra en ce moment, en portant dans ses bras l'enfant qui venait de se réveiller.

Pauline prit sa fille sur ses genoux, et après l'avoir dévorée de baisers, elle se mit à la bercer doucement pour l'endormir.

— N'aviez-vous pas quelques petites emplettes à faire, Marcelle? fit Henriette.

— Oui, dit la brave femme, et je profiterai du sommeil de la petite pour descendre; dans une demi-heure je serai de retour.

— Allez, Marcelle, je vous attendrai, reprit Pauline avec bonté.

Les deux sœurs rentrèrent dans la chambre à coucher, pour ne pas exposer l'enfant à une température trop fraiche.

Pauline posa doucement Jeanne dans son berceau,

pendant qu'Henriette mettait un peu d'ordre sur la cheminée.

Pauline ramassa lentement un journal que sa sœur venait de laisser tomber sur le tapis.

C'était un numéro de l'*Indépendance belge*.

— Ah! dit-elle, après en avoir regardé la date, c'est le procès qui eut lieu après la mort de notre oncle.

— Oui, dit Henriette un peu embarrassée, ce journal m'a été envoyé je ne sais par qui, et tout en déplorant le malheur qui a frappé notre famille, j'ai eu la consolation d'apprendre que ce jeune peintre, M. Jean Revel, n'était pas aussi coupable que nous l'avions cru d'abord.

— Oui, dit Pauline avec un sourire amer, homicide par imprudence.

Une rougeur subite passa comme une flamme sur le visage d'Henriette.

— Moëser lui eût donné une prime, qu'il n'eût pas mieux réussi à me ruiner, continua Pauline avec calme; aussi je lui suis bien reconnaissante de tout ce que je lui dois, le déshonneur d'une part, la misère de l'autre.

— Pauline! ne parle pas ainsi : ce malheureux est innocent des fautes dont tu l'accuses; s'il n'eût tenu qu'à lui, tu serais la femme de M. de Brannes. Quant à la question de ce juif, tu avais répondu pour notre mère, et de quelque manière que notre oncle eût arrangé ses affaires, tu devais payer un jour.

— C'est vrai ; mais je pouvais dans ce cas prendre des arrangements avec cet homme.

— Je n'en connais pas qui soient capables de satisfaire un pareil misérable.

— Mais, continua Pauline, il n'en est pas moins coupable de la mort de notre oncle, et comme tel je ne puis l'aimer.

— L'existence que menait notre oncle devait fatalement l'exposer à une semblable fin.

Notre mère nous a raconté vingt fois les tristes exploits de M. Emmanuel Dargis : ce que l'épée d'un bretteur n'avait pas fait, le hasard l'a accompli ; de quel droit serions-nous plus sévères que les juges qui ont acquitté celui qui, fort de sa conscience, est venu se livrer de lui-même ?

Pauline releva sur sa sœur un regard profond et se tut pendant une minute.

— Tu aimais notre oncle, dit-elle enfin.

— Oui certes, et sa mort m'a causé une profonde douleur.

— Alors, je comprends maintenant pourquoi tu défends M. Revel.

— Que comprends-tu? dit Henriette avec douceur.

— Tu me promets de ne pas te fâcher?

— Oui, car j'ai deviné ta pensée : tu crois que j'aime ce jeune homme.

— Oui, fit Pauline après une légère hésitation.

— Eh bien, oui, je l'aime, dit-elle avec force; je l'aime, parce que je l'estime profondément; je l'aime, parce que j'ai compris la délicatesse de sa conduite, à l'époque où il faisait ton portrait.

Si je te parle aussi franchement, c'est que ne devant jamais le revoir, et n'ayant aucune espérance d'en être jamais aimée, je puis te dire, sans arrière-pensée, l'opinion que j'ai de son cœur et de son esprit.

— Je serais libre, je n'aurais pas consacré mon existence, mon travail, ma fortune, tout mon être enfin à l'avenir de ton enfant, que je regarderais comme le suprême bonheur de devenir la femme de ce jeune homme.

— Et tu ne m'en avais jamais parlé! dit Pauline d'un ton de doux reproche.

— A quoi cela eût-il servi? dit Henriette en souriant. Ce sont de ces rêves dont on a presque honte, tant ils sont insensés.

— Mais, reprit Pauline avec élan, si je me mariais, moi, tu n'aurais plus de raison de montrer autant d'abnégation.

— Si tu te mariais, dit Henriette, la joie que j'éprouverais me ferait oublier tout le reste.

— N'importe, continua Pauline sans se rendre compte de la portée de ses paroles, de Brannes est l'ami de M. Jean Revel, et il doit savoir où il est maintenant.

— Ne lui parle jamais de ce jeune homme, dit vive-

ment Henriette, le souvenir de l'amitié qui les liait est un chagrin pour moi.

Pauline baissa la tête sans répondre.

Marcelle entra dans la chambre, haletante et rouge d'émotion et de joie.

— Ah ! mademoiselle ! dit-elle, si vous saviez, comme je suis heureuse ! Je l'ai revu, il est là, dans le salon.

— Qui donc? demanda Henriette.

— Ce jeune monsieur qui m'a donné ses boutons de diamants.

— Jean Revel ! s'écria Pauline qui connaissait cette histoire de longue date.

— Et tu n'as rien dit, au moins? reprit Henriette en l'arrêtant par le bras.

— Je n'ai rien à dire, fit simplement Marcelle.

— Et tu dis que ce jeune homme attend au salon? Est-ce à ma sœur ou à moi qu'il désire parler?

— Il a demandé mademoiselle Henriette Dargis.

— C'est bien, prie-le de m'attendre.

Henriette passa à la hâte un peignoir de soie; mais au moment d'entrer dans le salon, elle s'arrêta, et revenant auprès de Pauline :

— Je ne sais, dit-elle, ce que ce jeune homme peut avoir à me dire; mais comme je désire qu'après l'aveu que je viens de te faire tu n'aies même pas l'ombre d'un doute, je veux, tu entends bien? je veux que tu écoutes tout ce qui se dira dans ce salon.

— Oh ! ma sœur ! dit la jeune femme avec chagrin.

— Je le veux !

Et du geste Henriette indiqua à sa sœur la portière de soie qui séparait la chambre du salon.

IX

Comment Jean Revet comprenait le devoir.

En entrant dans le salon, Henriette fut frappée de l'altération profonde qui s'était opérée dans les traits de Jean.

Appuyé contre la cheminée, il semblait comme absorbé dans ses réflexions.

Au bruit que fit Henriette, il releva la tête et s'approcha vivement d'elle; mais, comme si une crainte secrète l'eût retenu tout à coup, il s'arrêta et la salua humblement.

Henriette remarqua de suite qu'il était en grand deuil.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle en indiquant au jeune homme un des siéges qui se trouvaient devant la cheminée.

— Avant cela, mademoiselle, dit-il d'une voix émue, permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir, et laissez-moi vous exprimer tous les regrets que j'ai du double malheur qui vous a frappée.

— Je les accepte, monsieur, dit Henriette, parce que je sais qu'ils sont sincères et que j'ai été à même de juger de la noblesse de vos sentiments.

Que la démarche que vous faites ici soit ou non dictée par le désir de vous justifier d'une faute, d'un irréparable malheur, je vais au-devant de la question, moi, en vous assurant qu'ici comme là-bas vous trouverez indulgence et oubli; croyez-moi, ne rappelez pas un souvenir douloureux pour tous, et laissez au hasard, à la fatalité toute la responsabilité du mal.

Maintenant que vous êtes bien assuré que le passé ne modifie en rien l'opinion que j'ai de vous, je vous écoute.

— Ah! merci, mademoiselle, s'écria Jean, merci pour tout le courage que vous me donnez.

Et après un silence, le peintre continua d'une voix douce et calme :

— Vous prononciez généreusement tout à l'heure le mot de hasard; laissez-moi m'en servir aussi pour vous parler comme à une sœur, comme à une amie.

Quelque étrange que vous paraisse la confidence que je

vais vous faire, laissez-moi l'achever entièrement ; ayez pour l'aveu sincère que je vais vous faire la même indulgence que pour la faute que j'ai involontairement commise.

— Parlez, monsieur, parlez, dit Henriette avec une émotion curieuse.

— Quand j'ai quitté Paris, il y a neuf mois, personne n'a deviné le véritable motif de l'exil que je m'imposais.

Le silence que j'avais gardé à cette époque, j'eusse continué à me l'imposer, si les événements n'avaient pas été plus puissants que ma volonté.

J'aimais une belle jeune fille, je l'aimais de cet amour pur et sacré qui n'a qu'un seul but dans l'avenir : le mariage.

Mais entre mes espérances de bonheur et leur réalisation, il y avait un obstacle infranchissable ; je le croyais du moins : cet obstacle, c'était la fortune et les idées d'ambition que je prêtais à la famille de celle que j'aimais.

Il y a dans le monde des gens qui savent s'exposer courageusement à un refus ; ma timidité exagérée m'a fait hésiter, et pour ne pas voir détruire en un seul instant toutes ces illusions de joies et d'amour, je n'ai rien dit.

Bientôt j'ai compris que mon amour serait peut-être plus puissant que ma raison, et pour ne pas tenter une lutte dangereuse pour tous, je suis parti.

— Continuez, monsieur, dit Henriette dont la voix tremblait d'émotion.

— Pendant cet exil volontaire auquel je m'étais soumis, des événements inattendus, en dehors de toute prévision humaine, se sont accomplis avec une effrayante rapidité.

J'allais chercher l'oubli et le calme ; la destinée devait m'imposer un autre rôle.

J'aurais donné ma vie pour épargner un chagrin à celle que j'aime, et mon dévouement et mon amour devaient être cause de sa ruine.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la jeune fille en pâlissant.

— C'était votre sœur Pauline que j'aimais, reprit Jean, c'était pour l'oublier que j'ai quitté mes amis, mon travail.

— Mon Dieu ! murmura la pauvre fille avec désespoir.

Revel continua d'un ton plus affectueux :

— Après cet aveu, je ne saurais prendre des détours pour vous parler ouvertement.

La mort de M. Emmanuel Dargis, en vous assurant une petite fortune, a ruiné votre pauvre sœur ; les machinations infernales d'un misérable usurier ont tout fait.

M. Dargis connaissait l'imprudence de sa belle-sœur, et il allait partir pour tout réparer, lorsque cette fatale rencontre a eu lieu.

Innocent aux yeux du monde, je n'en suis pas moins coupable du malheur d'une pauvre jeune fille.

Voulez-vous m'aider à réparer le mal que j'ai fait ?

— Que puis-je faire pour cela ?

— Je dois hériter un jour, bientôt peut-être, d'une somme à peu près égale à celle que mademoiselle Pauline devait attendre de son oncle. Je suis tout disposé à faire à votre sœur l'abandon de cette fortune, et ce ne sera que la juste restitution de ce que je lui ai fait perdre.

Un sourire de fierté éclaira le doux visage d'Henriette ; ses yeux se portèrent involontairement sur la portière derrière laquelle se trouvait Pauline.

Aucun mouvement ne trahit la présence de la jeune femme.

Henriette se leva, et tendant la main à Jean :

— Vous êtes un noble cœur, dit-elle, et l'offre généreuse que vous venez de me faire n'ajoute rien à la haute estime que j'avais déjà pour vous. C'est au nom de ma sœur que vous m'avez parlé, c'est au nom de ma sœur et au mien que je refuse : vous ne nous devez rien, nous ne pouvons rien recevoir d'un étranger... non, d'un ami.

— Eh bien, dit Jean en retenant la main d'Henriette, que mon cœur m'inspire mieux cette fois ! Que mademoiselle Pauline devienne ma femme, et cette fortune, ce bien-être que je voulais lui assurer, mon travail le lui donnera.

Henriette, c'est à genoux que je vous supplie de lui parler pour moi, car je n'oserais jamais lui dire combien je l'aime.

Maintenant que vous voilà orphelines, vous avez besoin d'un protecteur, d'un ami. Qu'elle soit ma femme, et ma vie sera trop courte encore pour lui donner tout le bonheur qu'elle mérite, comme pour vous aimer et vous protéger, ma bonne sœur.

Henriette releva sur lui un regard si triste et si doux, qu'il retomba sur son fauteuil, les yeux baissés comme un coupable.

— Écoutez-moi, mon ami, reprit Henriette après un silence, et croyez bien que c'est avec une douleur profonde que je suis forcée de refuser la mission dont vous me chargez.

L'offre loyale et sincère que vous faites à ma sœur, elle ne saurait l'accepter maintenant.

— Mon Dieu ! ne serait-elle plus libre ! balbutia Jean, haletant.

— Ne m'interrompez pas, mon ami, je ne pourrais vous répondre.

— Ah ! par grâce, par pitié, répondez-moi ! s'écria le malheureux en prenant les mains d'Henriette ; cette incertitude est trop affreuse... Pauline...

La portière du salon se souleva lentement, et la jeune femme entra en chancelant.

Des larmes silencieuses coulaient sur son visage contracté par la douleur.

Elle s'arrêta devant le jeune homme, et, le regardant avec un sourire reconnaissant et doux :

— Oubliez ce nom, monsieur, oubliez-le pour jamais maintenant.

Ma sœur ne pouvait vous dire le véritable motif de son refus. Mais comme je ne veux pas que votre cœur généreux souffre plus longtemps d'un doute injurieux, je vais vous le dire, moi :

Je suis la maîtresse de M. de Brannes.

Un cri déchirant s'élança de la poitrine de Jean ; il voulut parler, mais les larmes étouffèrent sa voix.

Il retomba comme foudroyé.

— Qu'as-tu fait, Pauline ? dit Henriette en s'élançant au-devant de sa sœur.

— Mon devoir, dit la jeune femme d'une voix altérée. En apprenant demain cette nouvelle, il ne serait pas resté maître de sa colère, et je ne veux pas qu'un aussi noble cœur soit exposé aux chances d'un combat.

Henriette serra avec force la main de sa sœur pour la remercier de sa généreuse inspiration.

— Sa maîtresse ! balbutia Jean Revel avec égarement.

— Du courage, mon ami, reprit Henriette en revenant s'asseoir près de lui.

Une résolution subite traversa la pensée de Revel ; il se leva, et s'adressant à Pauline :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il avec calme, si je vous interroge sans en avoir le droit.

— Parlez, monsieur, je vous promets d'être sincère.

— Est-ce de votre plein gré que vous avez accepté la position qui vous est faite ?

— Oui, monsieur.

— Et vous aimez toujours M. de Brannes ?

— Je l'aime comme l'on aime le père de l'enfant qui fait votre joie et votre bonheur.

Jean appuya avec rage ses deux poings sur ses yeux.

— Rien ! ne pouvoir rien contre lui ! dit-il d'une voix étranglée par la colère.

— Tu le vois, murmura Pauline à l'oreille de sa sœur.

— Allons, reprit Jean en faisant un effort pour retenir ses sanglots ; je n'ai plus rien à faire ici. — Soyez heureuse, madame, c'est mon dernier vœu.

Et avant qu'Henriette eût eu le temps de le retenir, il s'élança hors du salon en sanglotant comme un enfant.

— Laisse-le partir, dit Pauline en arrêtant sa sœur du geste; cela vaut mieux, crois-moi.

Henriette s'approcha de la fenêtre dont elle souleva le rideau et appuya sa jolie tête blonde contre la vitre pour cacher à sa sœur les larmes qui coulaient sur ses joues. Pauline reprit vivement son châle et son chapeau, et, après avoir embrassé son enfant et sa sœur, elle se jeta dans le coupé qui l'attendait à la porte.

— Et maintenant, dit-elle avec une énergie singulière : cœur pour cœur, il faut qu'elle soit heureuse !

IX

Le ménage de de Brannes.

L'appartement que Jean de Brannes occupait était situé, comme nous l'avons dit, dans son vieil hôtel de la rue du Bac.

Il ne se composait que d'un rez-de-chaussée ayant vue sur des jardins.

Le mobilier, acheté à l'époque des prodigalités du vicomte, était élégant, confortable et admirablement bien conservé.

Un salon style Louis XIV.

Une chambre à coucher moderne, une petite pièce

meublée dans le genre oriental, et enfin une salle à manger de chêne sculpté avec panoplies et attributs de chasse.

Tel était en deux mots le devis de cet intérieur.

Une cuisinière et Georges formaient toute la livrée du vicomte.

Lorsque Pauline rentra chez de Brannes, elle le trouva à table.

L'absence de Pauline s'étant prolongée plus que d'habitude, le vicomte n'avait pas jugé à propos de l'attendre pour déjeuner.

Enveloppé dans une ample robe de chambre de soie rayée, qui dissimulait en partie le négligé peu décent de sa toilette, il était à demi renversé sur sa chaise et humait lentement l'arome d'une tasse de thé.

— Ah! te voilà, fit-il sans se déranger; Georges, faites remettre des œufs pour madame.

— Non, merci, dit Pauline en se débarrassant de son châle et de son chapeau, je n'ai pas faim.

— Ta petite n'est pas malade? reprit-il tout en se versant une nouvelle tasse.

— Non, grâce au ciel!

— Tant mieux, tu vois bien qu'il ne faut jamais désespérer?

— Oui, dit Pauline avec un sourire amer; mais sans le dévouement d'Henriette et ses soins empressés, ma pauvre petite Jeanne serait morte depuis longtemps.

— Elle a du bon, cette chère Henriette, reprit le

vicomte tout en choisissant dans son porte-cigares le manille le plus sec ; c'est dommage qu'elle soit aussi intolérante pour les autres.

En vérité, je ne la comprends pas : je ne lui ai jamais rien fait, moi, et quand elle aurait tout intérêt à bien vivre avec moi, ne fût-ce qu'à cause de toi, elle s'obstine à jouer le rôle de prude effarouchée et à me faire passer pour un homme sans cœur et sans honneur.

— Tout en désapprouvant ma conduite, ma sœur a toujours mis une extrême modération dans le jugement qu'elle portait sur vous, et je ne sais qui a pu vous faire croire qu'elle vous était hostile.

— Oh ! j'en sais long sur ce sujet, mais il est inutile de donner à cela plus d'importance ; je lui ai ouvert ma maison, je lui ai offert généreusement mes services, elle n'a rien accepté de tout cela. Libre à elle.

Qu'elle te rende un bon office, rien de mieux, je lui en suis fort obligé, puisque cela te fait plaisir ; mais, quant au reste, je ne veux même pas m'en occuper.

— Vous me feriez de la peine en insistant, mon ami, fit-elle avec douceur.

— Non, continua le vicomte en jouant la brusquerie et la franchise, je sais très-bien à quoi tendent ces récriminations et ces grands airs.

Elle voit le but sans voir les obstacles qui en défendent l'approche. Que lui importe à elle que M. Antoine de Brannes, un vieillard égoïste et pudibond, déshérite son

neveu parce qu'il aura épousé sa maîtresse ; est-ce qu'elle tient compte à un garçon de cœur des efforts qu'il fait pour se créer par lui-même une fortune indépendante qui lui permette de tenir le serment qu'il a fait? Allons donc! ce qu'elle veut, c'est le mariage, le mariage quand même.

Pauline releva sur son amant un regard doux et résigné.

— Mais moi qui ai compris toute l'importance de ces exigences-là, je ne crois pas vous avoir adressé de reproches, mon ami.

— Je ne dis pas cela, mais je ne voudrais pas que ta sœur te donnât de fausses idées sur une question qu'elle ne peut apprécier.

— Du moment où moi, la première intéressée, j'ai toute confiance, je n'ai à discuter avec personne si ce sentiment est juste ou injuste.

— Tu es une bonne et excellente fille, et tu ne perdras rien pour attendre, va ! dit le vicomte en se levant de table et en allant embrasser sa maîtresse.

Ta main est glacée, qu'as-tu donc?

— Rien, dit Pauline en s'efforçant de sourire; le froid qui m'a saisie en sortant ce matin est l'unique cause de ce malaise.

— Il y a du feu dans notre chambre, reprit de Brannes en passant son bras sous celui de la jeune femme.

Pauline s'étendit dans la chauffeuse que le vicomte venait de rouler dans l'angle de la cheminée.

— Vous sortez ce matin? dit-elle en le voyant se débarrasser de sa robe de chambre.

— Oui, je vais à la Bourse.

Lachesnay m'a engagé à faire quelques affaires; c'est un garçon qui est toujours bien informé et dont les conseils peuvent m'être fort utiles. — A propos, je voulais te recommander d'être un peu plus gentille avec lui, tu le traites avec une sécheresse et une roideur par trop grandes.

— Je croyais vous avoir dit que M. Lachesnay avait osé prendre avec moi un ton familier et protecteur auquel je n'étais point habituée.

— Je ne dis pas non. Lachesnay est viveur comme tous les gens de bourse, et partant il ne croit pas plus à la vertu...

— Qu'à la politesse, reprit Pauline avec une ironie méprisante. Mais d'après ce que je crois comprendre, vous avez intérêt à ménager la susceptibilité de ce monsieur, cela me suffit.

— En vérité, je ne t'ai jamais vue si docile qu'aujourd'hui.

— Ah! dit Pauline en souriant, c'est que j'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours.

— Peut-on savoir sur quel sujet? demanda le vicomte en venant se cravater devant la glace.

— Si je vous le disais, vous croiriez que j'ai une arrière-pensée, ou que je veux soutenir un paradoxe.

— Je te promets d'ajouter complétement foi à tes paroles.

— Eh bien, continua Pauline avec une sorte d'enjouement que démentait la pâleur de son visage, je me disais qu'en vérité, la démarcation, la différence qui existe entre les maîtresses du monde et les courtisanes, est complétement à l'avantage de ces dernières.

— Bah! fit le vicomte stupéfait de cette étrange réflexion.

Pauline continua tout en jouant avec ses jolies mains:

— C'est bien simple : la jeune femme, qui se souvient toujours de son éducation première, se ploie difficilement aux nécessités d'une existence nouvelle pour elle; tout l'étonne, tout l'effraye. Elle n'a ni la gaieté insouciante qui amuse, ni l'élégance exagérée qui attire les regards; son esprit, si elle en a, paraît terne et décoloré auprès des hardiesses de langage de ces femmes qui se sont fait une célébrité aux clartés et aux bruits de l'orgie. Sans avoir les bénéfices de considération et de respect qui se rattachent au mariage, leur amant en a toute la monotonie et tout l'ennui.

— Bravo! s'écria de Brannes, réellement surpris du langage de sa maîtresse, tu me fais là une admirable physiologie de la vie intime.

— Tant mieux, si elle est vraie, dit Pauline.

— Pourquoi?

— C'est que, commençant à connaître un peu le cœur

humain, je serai plus heureuse dans les efforts que je tenterai pour vous attacher à moi, mon ami.

— Oh! je sais que je puis compter sur ton amour et sur ton dévouement.

— Allez, mon ami, ces deux mots-là sont bien vides quand ils ne s'appuient pas sur des faits matériels. Vous comprenez bien que toutes ces belles théories doivent aboutir à une confession, n'est-ce pas? Le reproche, ou, pour mieux dire, l'observation que vous m'avez faite tout à l'heure, à propos de votre ami Lachesnay, me donnera l'occasion de vous prouver combien je suis désireuse de vous être agréable.

Mais ce n'est pas seulement cela que je compte faire.

Jusqu'à ce jour, je vous avais refusé de me montrer en public avec vous; j'ai usé despotiquement de mon influence pour vous éloigner de vos amis.

C'était une maladresse, car je n'avais pas compris qu'en vous forçant à chercher des distractions hors de chez vous, je me privais d'une joie véritable, et que mon intolérance finirait par vous éloigner peu à peu de moi.

Aujourd'hui que l'expérience m'a rendue plus raisonnable et que je sais si je puis compter sur votre promesse, je vous supplie de reprendre vos habitudes d'autrefois. J'accueillerai vos amis avec bienveillance, et sans devenir pour cela la compagne de leurs maîtresses, je les verrai avec plaisir.

Enfin le jour où il vous plaira de recevoir quelques

intimes, c'est moi qui ferai les honneurs de votre maison.

Je vous ai prévenu, ne cherchez pas la cause de ce changement là où elle ne se trouve pas.

Je vous aime, et je veux que vous soyez heureux. Voilà tout le mystère.

— Merci, ma chère Pauline, merci ! s'écria le vicomte, sans vouloir en entendre davantage. Je savais bien que tu étais une fille d'esprit et que tôt ou tard nous finirions par nous entendre.

Comme il venait de prendre son chapeau pour sortir, Pauline continua avec le même calme apparent :

— J'avais oublié de vous dire que j'ai rencontré ce matin, chez ma sœur, un de vos bons amis :

— Qui donc? demanda le vicomte en relevant la tête.

— M. Jean Revel.

— Jean Revel est de retour! s'écria de Brannes radieux; tant mieux : je passerai lui serrer la main et lui demander l'explication de son silence.

— Faites mieux, continua Pauline, réunissez demain quelques amis ici, nous fêterons son heureux retour.

— Oui, c'est une idée; mais ce diable de Revel n'est pas toujours amusant avec ses leçons de morale.

J'aurais voulu le préparer doucement aux événements qui se sont accomplis. Ta présence chez moi va être le thème d'un interminable sermon.

— Non, dit Pauline, car je lui ai tout appris ce matin.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a souhaité franchement, et comme un brave cœur qu'il est, tout le bonheur possible.

— Eh bien, vrai, je suis ravi de lui voir accepter aussi bien la chose; je craignais que venant à se regarder comme la cause première de notre liaison, il n'eût des remords de conscience.

— Approuvez-vous ce que j'ai fait, mon ami?

— Entièrement, et je trouve que ton idée de réunion est excellente; je dirai à Revel de venir prendre le thé avec nous demain soir.

Lachesnay, Berthe, Gervaise et Felibien seront également de la partie, puisque tu veux bien me faire cette concession.

Le vicomte donna à sa maîtresse une double poignée de main à l'anglaise et gagna la porte en toute hâte.

— Mais c'est qu'elle devient charmante, se dit-il en lui-même, et me sert à souhait. Allons, dans trois mois ce sera une fille lancée, et du diable, ma foi, si elle me parle encore de mariage, quand une fois elle sera l'amie des Berthe et des Gervaise.

Elle me trompera peut-être, mais je suis bon prince, et ça sera toujours moins ennuyeux que de jouer au ménage.

Bah! après moi elle trouvera quelque vieux nabab qui s'intéressera à ses malheurs et lui fera des rentes s'il ne l'épouse pas.

Tout en faisant ces réflexions, le vicomte entra à la Bourse et se dirigea vers la coulisse.

Lachesnay pérorait au milieu d'un groupe de faiseurs; en apercevant le vicomte, il lui tendit la main et l'entraîna à l'écart.

Physiquement, Lachesnay ressemblait à Cachardy des Variétés, dans un de ses rôles de lions flegmatiques et insolents.

La sottise, l'ignorance et la débauche étaient les trois points saillants de son caractère.

— Nous avons fait hier 85 avec le crédit, dit-il à mi-voix; ma foi, j'ai tout lâché... Vous toucherez douze mille balles à la liquidation du 15, mon bon, je n'ai pu faire mieux.

— Merci, dit le vicomte, dont le visage impassible essaya de grimacer un sourire de satisfaction.

— A propos! Pauline va bien?

— Assez bien.

— Quelle drôle de fille! Je lui gagne un argent fou, et elle m'a en horreur.

— Je crois, dit de Brannes, que ses sentiments se sont un peu modifiés à votre égard.

— Bah! dit Lachesnay.

— Du reste, vous en jugerez demain soir, car elle compte sur vous.

— Ah! mon cher, soupira le coulissier, vous pouvez vous vanter d'avoir pour maîtresse la plus jolie fille de Paris.

— Oui, reprit de Brannes d'un ton dégagé, elle me fait honneur.

Mais, c'est égal, ce serait à refaire, je crois que j'hésiterais. Allez, mon cher, ce n'est pas amusant les filles du monde.

— Eh bien, quand vous serez trop fatigué de ce régime-là, mon bon, faites-moi signe, je vous promets de vous rendre la monnaie de cette perle-là.

— Bah ! je ne dis pas non; si je perdais au change du côté de la distinction et de la beauté, j'y gagnerais sous d'autres rapports.

— Dame ! mon cher, dit Lachesnay en faisant sonner les breloques de sa chaîne de montre, vous savez comme je dresse mes femmes.

XI

Résignation.

En quittant les deux sœurs, Jean, après avoir erré par les rues en marchant au hasard, rentra dans son atelier épuisé de fatigue et en proie à cette douleur muette et résignée, qui, pour n'avoir plus de larmes, n'en est que plus sourde et plus profonde.

Pauline aimait de Brannes, elle acceptait ouvertement la position qui lui était faite.

De quel droit pouvait-il chercher querelle au vicomte?

Marcelle, qu'il avait rencontrée en sortant, lui avait dit que Pauline était mère, et cet aveu ne pouvait que

l'affermir davantage dans la résolution qu'il avait prise de rester maître de lui, et d'éviter une rencontre dont l'issue, quelle qu'elle fût, ne ferait que compromettre la position de Pauline.

Le malheureux se trouvait enfermé dans un cercle de fer dont il ne pouvait sortir, car sa passion et sa douleur étaient aux prises avec sa raison et sa droiture de cœur.

Sans force et sans initiative, les idées se heurtaient et se confondaient dans sa tête sans s'y fixer jamais.

Revel essaya de travailler pour oublier ; mais cette pensée incessante qui rongeait son âme, brisait ses forces physiques et ne lui donnait qu'une exécution fébrile, que l'artiste désavouait.

Cette absence volontaire qu'il s'était imposée quelques mois avant, il ne l'envisageait plus comme un moyen de combattre son chagrin, maintenant qu'il ne lui restait plus d'espoir, plus d'illusion ; il se faisait une secrète joie d'apprendre tous les détails, de voir par lui-même ce qui devait achever de le désespérer.

Le nom d'Henriette était aussi présent à son esprit que celui de Pauline.

Car, dans son isolement, il cherchait à se rattacher à tous ceux qui pouvaient lui parler d'elle.

Pauline l'avait bien deviné quand elle disait à sa sœur : Laisse-le partir, cela vaut mieux.

Elle savait qu'il reviendrait dans ce salon où il avait appris si brusquement la fatale nouvelle, et que là, de

longues heures s'écouleraient à parler du bonheur perdu, et bientôt peut-être du bonheur à venir.

Etrange chose que cet égoïsme de l'amour, qui vous inspire une amitié fraternelle pour ceux qui ont connu et aimé ceux-là mêmes qui vous broient le cœur.

Quelques heures avant, Henriette n'était pour Jean qu'une connaissance éphémère ; à présent il voyait en elle une amie, une sœur pour laquelle il se sentait capable de tous les dévouements, et dont il pouvait réclamer en échange l'amitié et la confiance.

Cette consolante pensée avait pris un tel empire sur le brave garçon, que quittant à peine la jeune fille, il songeait déjà à la rejoindre.

Revel en était là, lorsque de Brannes entra brusquement dans l'atelier.

A sa vue, une flamme de colère passa dans les yeux du peintre; mais, se remettant aussitôt, il accueillit son rival avec une politesse affectée, dont l'intention n'échappa pas à ce dernier.

— Diable! mon cher, je vous trouve bien cérémonieux, dit le vicomte en s'asseyant, surtout pour un homme qui n'a pas jugé à propos de répondre à une seule lettre.

Revel s'excusa de son mieux, sans toutefois accuser Ælia d'avoir détourné la correspondance du vicomte.

— Du reste, continua de Brannes, si vous n'avez pas donné personnellement de vos nouvelles, vous avez assez

fait parler de vous là-bas, et votre nom a eu un retentissement qui a trouvé de l'écho ici.

— Je vous serais vraiment fort obligé de ne pas insister sur ce sujet, M. de Brannes, reprit Jean avec calme, vous devez comprendre combien ce souvenir est pénible pour moi.

— Soit, mais, par grâce, dites-moi ce que je vous ai fait pour me recevoir avec cette froideur et cet air embarrassé. Avant votre départ pour la Belgique, nous étions les meilleurs amis ; je ne crois pas avoir démérité de votre amitié.

— Aussi est-ce une erreur de votre part, dit Revel, d'un ton qui semblait démentir ses paroles.

— Ce n'est que ce matin seulement que j'ai su par Pauline que vous étiez de retour ; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps pour venir vous serrer la main.

— En effet, reprit Jean d'une voix brève, j'ai vu ce matin mademoiselle Dargis chez sa sœur, et je devais penser qu'elle vous parlerait de cette rencontre.

— Oui, puisqu'elle a été la première à vous annoncer notre liaison.

Jean posa une esquisse sur son chevalet, commença à travailler pour se donner une contenance et dissimuler plus aisément l'émotion qui le dominait.

— Dites-moi, Jean, continua de Brannes après un silence, vous n'êtes pas jaloux du bonheur des autres, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cette question?

— C'est une simple réflexion.

— Et à quel sujet, je vous prie?

— Au sujet de Pauline, fit de Brannes en arrêtant sur le jeune peintre un regard profond. — Tenez, Revel, parlons à cœur ouvert. A tort ou à raison, cette liaison vous a attristé, et au fond de l'âme vous ne pouvez me pardonner d'être devenu l'amant de mademoiselle Dargis.

Jean releva sur le vicomte ses grands yeux limpides et bleus, et se croisant les bras sur la poitrine :

— Je ne suis ni le frère, ni le fiancé de mademoiselle Dargis pour juger votre conduite, de Brannes; or, comme je n'ai aucun droit de me mêler de cette affaire, trouvez bon que je garde mon opinion pour moi.

— Comme il vous plaira, mon cher ami; seulement, vous me permettrez de trouver votre réponse un peu vague.

— Me suis-je jamais immiscé dans vos amours? Non, n'est-ce pas? Pourquoi voulez-vous que je commence aujourd'hui?

Mademoiselle Pauline vous aime, et elle accepte toutes les conséquences de sa nouvelle position, que voulez-vous que je dise à cela?

Après le malheur qui m'est arrivé, ce n'est pas à moi de me poser en moraliste; il est d'ailleurs des positions où la conscience seule doit parler et où l'on n'a que faire de l'opinion des autres.

— Ma foi, mon cher Jean, je vous avoue humblement que ma conscience est assez embarrassée; mais en voilà assez là-dessus.

Restez-vous notre ami?

— Moi, dit Jean visiblement troublé; mais il n'a jamais été question, que je sache, de brouille entre nous.

— Alors, mon cher Revel, comme nous aurons toujours grand plaisir à vous voir, il faut sans plus tarder rompre la glace avec ma femme.

— Votre femme! répéta Revel, sur les lèvres duquel glissa un sourire d'ironie.

— Ou ma maîtresse, si le mot vous semble trop hardi.

— Et que faut-il faire pour cela? demanda le peintre.

— Accepter l'invitation dont Pauline m'a chargé pour vous, car c'est elle qui a eu la première la bonne pensée de fêter demain soir votre retour par un thé d'intimes; nous aurons un de mes amis que vous ne connaissez pas encore, Lachesnay, cette bonne Gervaise et Berthe.

— Ah! dit Jean, vous recevez chez vous ces filles-là, et cela sans crainte, sans remords même?

— Du moment où Pauline y consent, je ne sais pas pourquoi je serais plus bégueule qu'elle. — Voyons, acceptez-vous?

— J'accepte, dit Revel avec force, — et il ajouta d'une voix sourde : Car il faut que je sache quel est le plus infâme des deux.

La suite de la conversation se résuma en quelques

banalités que de Brannes débita au hasard avant de prendre congé.

Une fois seul, Revel essaya de mettre un peu de calme et de raison dans ses idées ; mais tout se résumait pour lui dans ce mot : attendre.

XII

Gervaise.

En quittant l'atelier de Revel, le vicomte se fit conduire rue d'Isly, chez Gervaise.

Gervaise avait été une des premières clientes du vicomte, qui l'avait lancée huit ou dix ans auparavant dans le monde galant.

Après avoir vécu pendant quelque temps de cette vie aventureuse et nomade des filles entretenues, la pécheresse avait fini par faire la connaissance d'un jeune Espagnol cousu de piastres et de doublons, et poitrinaire au premier chef.

Belle, expérimentée et corrompue comme elle l'était, Gervaise ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de faire fortune.

Les médecins ayant ordonné au jeune hidalgo le climat du Midi, Gervaise renonça aux plaisirs et aux enivrements de Paris, pour aller jouer à Nice le rôle de sœur de charité et de demoiselle de compagnie.

Le senor Calderon de Mendoza était Castillan et phthisique, deux excellentes raisons pour être fort amoureux sous le beau ciel du Midi.

Gervaise avait trente ans, la peau blanche et fine et un tempérament de Mexicaine.

Au commencement du troisième hiver, le jeune Castillan expira à l'hôtel du Bel-Air, ivre d'amour et saturé d'huile de foie de morue.

Gervaise prit le deuil et revint à Paris avec un testament olographe qui lui constituait une rente viagère de douze mille francs.

L'Espagnol avait lutté courageusement, mais la pécheresse n'avait pas perdu pour attendre.

Libre et indépendante, Gervaise, dont l'ambition était complétement assouvie, résolut de faire de l'art, après avoir fait du métier.

Son esprit fin et délié, et son scepticisme longtemps étouffé par la domination financière à laquelle elle avait été forcée de se soumettre, les concessions humiliantes que son intelligence avait dû faire aux nécessités de

l'existence, c'est-à-dire à des *fermiers* insolents, dissolus et stupides, tout cela avait irrité au plus haut point son esprit indépendant.

S'étayant sur une fortune solide, et n'ayant que des goûts modestes, Gervaise déclara une guerre féroce à ses anciens protecteurs, que la force de l'habitude ou l'attrait du plaisir poussaient fatalement dans son boudoir.

Elle commençait par flageller avec un cynisme incroyable et un esprit de démon leurs ridicules ou leurs vices ; après quoi, elle leur présentait la nouvelle carte de ses faveurs dont le prix avait quintuplé.

La colère et l'humiliation sont mauvaises conseillères, surtout quand elles servent de manteau à la luxure.

Les mondors pestaient au fond du cœur, mais ils finissaient toujours par payer, afin de trouver une sortie possible et d'avoir le droit de mépriser celle qui venait de les humilier sans pitié.

Ce n'était-là, du reste, que l'exception, car la pécheresse avait renoncé à cette clientèle dorée, pour choisir ses amants parmi les fils de famille sans fortune ou que des parents intéressés laissaient sans argent.

Après avoir mangé le pain des autres, la pécheresse trouvait une jouissance inconnue, une joie âpre et impitoyable à prodiguer gratuitement ses faveurs, à faire partager ses repas et ses plaisirs à ces étourdis sans expérience qui se grisaient avec un premier amour, pour

avoir le droit de leur dire le jour où elle les jetait à la borne :

— Ah çà ! mais, mon cher, de quel droit vous fâchez-vous ? Je vous ai logé, nourri, et je vous ai donné des épingles de cravate ; que diable voulez-vous donc de plus ?..... Demandez-donc à votre papa comment on nomme les amoureux qui jouent ce rôle auprès d'une courtisane.

Au reste, en disant que Gervaise avait été lancée par le vicomte, nous avions tout dit déjà pour les esprits clairvoyants.

De Brannes avait toujours conservé pour Gervaise une pointe d'amitié, et la pécheresse professait pour son ancien amant un culte véritable.

C'était son chef d'école.

Elle eût rencontré une plus mauvaise nature que lui, que cette admiration n'eût pas manqué de tomber à plat ; mais depuis dix ans le vicomte tenait encore la corde.

Il y avait bien huit ou dix mois que de Brannes n'était allé chez sa vieille maîtresse ; en l'apercevant, Gervaise courut à lui les bras ouverts et l'embrassa sur les deux joues.

— Je savais bien, s'écria-t-elle, que tu finirais par jouer à mon bénéfice la dernière scène de l'Enfant prodigue... Tu vas bien, du reste.

— Parfaitement, dit le vicomte en s'allongeant dans un fauteuil.

— Mais, que diable es-tu devenu depuis le siècle qu'on ne t'a vu ?

De Brannes mit rapidement la courtisane au courant des événements.

— Ah ! oui, je me souviens, dit-elle, tu avais la *toquade* des femmes du monde : Eh bien, est-ce amusant ?

De Brannes fit une petite moue significative, tout en tirant les pointes de son faux-col.

— Un *four*, dit Gervaise en soupirant.

— Tu sais, il y a le bon et le mauvais côté, fit de Brannes, d'un air profondément ennuyé.

— Oui, oui, le bon côté, c'est l'amour-propre satisfait, c'est l'enivrement du premier mois de lune de miel. Le mauvais, c'est l'excès de distinction, c'est l'amour discret, pudibond et fidèle, c'est le pot-au-feu, enfin.

— Voilà !

— Je connais cela, va, sans compter le mariage qui est toujours suspendu sur votre tête comme l'épée d'*Androclès*.

— De Damoclès, tu veux dire.

— Si tu y tiens. Ah ! je comprends que lorsqu'on est à ce régime-là, ont ait besoin de prendre des toniques.

Tout en parlant, la pécheresse regardait le vicomte avec un sourire singulièrement provocateur.

De Brannes n'eut pas l'air de comprendre et alluma un cigare pour se donner une contenance.

— Je venais, dit-il, te prier de venir prendre le thé,

demain soir chez moi, si toutefois tu n'as rien de mieux à faire.

Gervaise regarda le vicomte avec un étonnement comique.

— Chez toi ! ta maîtresse ne fait donc pas nid commun ?

— Au contraire, et je vais t'expliquer ce que j'attends de ton amitié.

— Tu permets, interrompit Gervaise en prenant dans son armoire à glace des bas de soie gris-perle et de petits souliers mordorés, ornés de talons d'un pouce et demi de haut et de cocardes de rubans.

Le vicomte fit un signe affirmatif, et lorsque la pécheresse se fut chaussée avec le sans-façon le plus encourageant, un sourire railleur glissa sur ses lèvres.

— Je ne te savais pas aussi bien faite, dit-il en lorgnant son ex-amante.

Gervaise frappa du pied pour s'assurer de l'aplomb de ses mules, et relevant ensuite jusqu'au genou les volants de dentelles de son peignoir, elle regarda ses jambes et ses pieds avec une véritable satisfaction.

— Oui, dit-elle, je suis assez bien posée sur mes ergots.

Nous devons reconnaître que cette opinion n'avait rien d'exagéré.

Gervaise avait une figure plate et commune, mais elle était remarquablement belle de formes.

— Voyons, mon bon, reprit-elle en prenant une ciga-

rette sur la cheminée, tu veux que je vienne chez toi demain soir.

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Mais, je te l'ai dit, pour passer la soirée avec moi et avec Pauline.

— Ta maîtresse ? Très-bien ; je n'ai pas besoin d'autre explication à présent, je sais ce que tu veux.

— Que comprends-tu donc ?

— Je comprends que du moment où je ne dois pas sortir de chez toi à dix heures du matin avec mon corset roulé dans un journal, ton invitation a un but plus sérieux.

Tu me connais trop bien pour savoir à quel danger tu exposes ta maîtresse en me présentant.

— Gervaise ! fit de Brannes avec élan, tu es le démon le plus adorable que j'aie jamais connu.

— Allons, rassure-toi, nous tâcherons de la dégourdir un peu, cette duchesse, et de lui faire comprendre ses devoirs. Voyons, sois franc : y tiens-tu beaucoup ?

— Je tiens à ne pas l'épouser, dit le vicomte en se levant.

— C'est de la générosité de ta part.

— Merci.

— Eh bien, mon cher, je te réponds que dans un mois mademoiselle Pauline n'aura plus l'envie de faire une semblable école.

XIII

Le chemin des Arènes.

Le lendemain soir, à neuf heures, le coupé de la pécheresse s'arrêtait devant la porte du vicomte.

Lachesnay et Berthe ne devaient arriver que vers dix heures :

Le premier, empêché par la petite Bourse du passage de l Opéra ;

La seconde, par une figuration hors tour dans une féerie de la fabrique Clairville et Cordier.

Quand Georges annonça Gervaise, de Brannes était seul au salon.

Le vicomte fut frappé de suite de la transformation qui s'était opérée dans la courtisane.

Gervaise portait une toilette si simple et en même temps si distinguée, que la femme du monde la plus difficile n'y eût rien trouvé à reprendre.

De Brannes ne put s'empêcher d'en faire l'observation à son ex-cliente.

— Oui, dit Gervaise avec insouciance, je n'ai pas voulu effrayer cette pauvre petite par une toilette de *combat*. Du reste, mon cher, tes étonnements sont vraiment par trop naïfs.

Tu devrais savoir que ce qui distingue les fils d'épiciers des demoiselles de fruitières, c'est que les premiers n'arrivent jamais à décrasser leurs gros sous, tandis que les secondes peuvent jouer à la femme comme il faut pendant une bonne demi-heure et même plus.

— C'est juste.

— Elle porte donc des robes lamées d'or, ta maîtresse, qu'elle est si longue à sa toilette ?

— Elle a dîné ce soir chez sa sœur, voilà pourquoi elle se fait attendre.

— Fume-t-on ici ? demanda la pécheresse en tirant de sa poche une petite blague à tabac, véritable merveille de broderie et d'orfévrerie. Ah ! la cigarette, c'est encore un héritage de mon pauvre Calderon.

— Veux-tu faire un tour de jardin ? dit le vicomte en

tirant une porte qui ouvrait de plain-pied dans une allée sablée.

— Volontiers, nous causerons mieux.

Et elle ajouta après un soupir exagéré :

— Cela me rappellera de bien doux souvenirs.

Le couple s'éloigna en riant et disparut bientôt dans l'ombre.

L'ordre d'arrivée des autres invités n'ayant aucune importance pour nous, nous ne reprendrons ce chapitre qu'au moment où tous nos personnages sont en scène.

Après avoir présenté officiellement Lachesnay à Jean Revel et serré la main à mesdemoiselles Berthe et Armande, de Brannes fit prier Pauline de se hâter de venir faire les honneurs de son salon.

Pauline entra comme Georges allait s'acquitter de cette mission.

Elle était en grande toilette de soirée et portait une robe de taffetas blanc, ornée de volants de dentelles.

Trois rubans de velours cerise tranchaient sur sa magnifique chevelure noire et formaient une coiffure aussi simple que gracieuse, qui rappelait les beaux camées antiques.

Elle était d'une pâleur mortelle; mais ses yeux brillaient d'un feu étrange et ses lèvres souriaient gracieusement.

A sa vue, Jean Revel sentit comme un nuage qui pas-

sait devant ses yeux, et il fut obligé de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil pour ne pas chanceler.

Pauline commença par s'excuser de s'être fait attendre; après quoi elle se dirigea rapidement vers le groupe formé par les trois femmes et leur tendit franchement la main comme à d'anciennes connaissances.

Lachesnay s'avança les bras arrondis et la bouche en cœur pour débiter un compliment digne en tous points du *Secrétaire des amants.*

— Vraiment, dit Pauline en riant, je ne vous savais pas si respectueux, mon cher Lachesnay; vous avez vos jours, à ce qu'il paraît.

— Charmante! elle est charmante, s'écria le boursier en pivotant sur ses talons.

De sa place, Revel s'inclina lentement.

Pauline traversa le salon et alla droit à lui.

— Merci, dit-elle en lui tendant la main, je comptais sur vous.

Revel releva sur la jeune femme un regard glacé.

Cette assurance bouleversait sa raison.

Gervaise, Armande et Berthe s'étant emparées du divan, Pauline quitta de suite le jeune peintre pour réclamer une place au milieu de ces dames.

Lachesnay et de Brannes, qui causaient avec animation près de la fenêtre, se rapprochèrent du groupe.

Quant à Revel, il avait pris un journal et semblait absorbé par la lecture d'un premier-Paris.

— Eh bien, que dites-vous de neuf, Berthe? fit de Brannes, pour engager la conversation générale.

— Quelle bonne petite phrase il y a là! repartit Gervaise en s'adressant à ses voisines. Que dites-vous de neuf?...

— Oui, fit à son tour mademoiselle Berthe, elle ouvre assez bien la scène. Armande, qui est très-ferrée sur les jeux de mots, vous dirait que c'est la moitié de dix-huit... Mais moi qui me respecte, je vous mets au courant en trois mots : Gustave est parti depuis huit jours en me laissant l'intendance générale de sa voiture, de son singe et de son canot.

— Eh bien, comment gouvernez-vous toutes ces choses? demanda Lachesnay.

— Je prête la voiture à Edmond, je me débarrasse de Jules en l'envoyant bachoter à Saint-Ouen, et je fais bon ménage avec Cokril, qui mange ses carottes dans mon salon et couche la nuit avec mon kings-dog.

— Pourquoi cette faveur marquée? demanda Gervaise.

— Ah! voilà! c'est que Gustave adore son singe, et qu'il me paye mille francs de pension par mois pour lui et son animal.

— Diantre! c'est peu, fit Gervaise.

— Mais c'est comme cela; le jour où j'ai fait mine de trouver que Cokril était de trop, Gustave a posé la question de cabinet.

— Moi, j'aurais pris le singe sans le... Gustave, dit Armande.

— C'est-à-dire que si cela continue, il le conduira dans le monde, reprit Berthe avec humeur.

— Et, fit Gervaise, s'il le fait habiller par son tailleur, on les prendra pour les deux frères.

A ce dernier trait, Pauline battit des mains avec une joie enfantine.

— Avouez que notre langage vous paraît étrange, dit Gervaise en se penchant à l'oreille de Pauline, et que vous en riez un peu par politesse, pour nous encourager.

— Non, dit Pauline, en cherchant à reprendre son assurance, car l'esprit n'a pas besoin de lettres de noblesse pour avoir droit de cité.

— Tiens, mais on dirait qu'elle se forme, ta femme, murmura Lachesnay au vicomte.

— Oh! je suis tranquille, avec Gervaise elle est à bonne école.

Georges ouvrit les deux battants de la porte de la salle à manger.

Pauline passa son bras sous celui de Gervaise et l'entraîna vers la table, où une magnifique théière d'argent lançait au plafond des nuages de vapeur.

— Vous allez m'aider à faire les honneurs de mon eau chaude, dit-elle en désignant à la pécheresse un plateau chargé de petits gâteaux glacés et de bonbons.

— Volontiers.

Les deux femmes commencèrent à servir.

— Ah çà! mais que diable avez-vous ce soir, mon cher Revel? dit le vicomte en voyant le peintre refuser la tasse de thé que lui présentait Pauline. Vous avez la mine d'un héros de mélodrame.

— J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, répondit Jean en s'efforçant de sourire, et je suis fatigué; voilà tout.

— Raison de plus pour prendre des forces, reprit Gervaise en s'arrêtant devant Revel.

Étrennez-moi, je n'ai pas encore fait mes frais de la soirée.

Revel prit sur le plateau un quartier d'orange glacé pour s'en débarrasser.

— Mesdames! reprit de Brannes en frappant sur l'épaule de Jean, je dois vous prévenir que ce gentleman que vous voyez là, mon homonyme, est le garçon le plus joyeux que j'aie jamais rencontré.

— Bah! fit Gervaise avec un étonnement naïf.

— Seulement, il a ses heures de décroissance comme la lune.

— Non, dit Revel, j'ai mes jours de deuil comme les autres ont leurs jours de joie. Et s'asseyant devant le piano, il se mit à jouer le même quadrille qu'Henriette avait exécuté dans son atelier quelques mois auparavant.

— Une polka! une polka! cria Gervaise en entraînant Pauline au milieu du salon.

— Soit, reprit Jean, en frappant les premières mesures d'une polka nouvelle.

Les deux femmes s'élancèrent en tourbillonnant autour du salon, aux applaudissements de la galerie.

— Bravo, Revel! cria de Brannes, vaut mieux tard que jamais! Et reprenant le bras de Lachesnay, il descendit avec lui au jardin.

— Merci, M. Revel, dit Pauline haletante en venant s'appuyer contre l'angle du piano.

— Mon Dieu! mais vous souffrez, madame! s'écria Jean, en la voyant pâlir et chanceler.

— Ce n'est rien, dit-elle en riant, un éblouissement causé par le mouvement précipité de cette polka.

— Oui, oui, crièrent à l'unisson Berthe et Armande en s'adressant à Gervaise, l'histoire de ton premier amant.

— Oh! mais cela m'intéresse infiniment, dit Pauline en se rapprochant vivement du groupe.

— Vous le connaissez, madame? demanda Gervaise un peu surprise.

— Oui, dit Pauline d'un ton dégagé, et comme le héros de votre histoire est le même que celui de mon roman, je ne serai pas fâchée de savoir par comparaison à quel chapitre j'en suis arrivé.

— Vous le voulez? fit Gervaise après un silence.

— Oui, dit résolûment Pauline, à charge de revanche, si nous sommes une seconde fois belles-sœurs.

— Perdue! perdue! murmura Jean d'une voix sourde en s'élançant dans le jardin pour cacher les larmes qui l'étouffaient.

XIII

Jean qui pleure et Jean qui rit.

Or, pendant que Gervaise racontait dans le salon l'histoire galante de ses amours avec le vicomte, Jean Revel surprenait involontairement le marché infâme que de Brannes passait avec son ami Lachesnay.

Marché que nos lecteurs connaissent déjà, et dont le vicomte venait d'arrêter les dernières conditions.

De Brannes et son ami rentraient par la salle à manger au moment même où, debout sur le seuil de la porte du jardin, apparaissait Jean Revel pâle et défait, les lèvres contractées par un sourire de dégoût et de pitié.

Gervaise venait d'achever le récit de ses aventure lorsque Jean s'avança lentement vers le cercle formé par les femmes, et au milieu duquel de Brannes et Lachesnay venaient de prendre place.

— Vous oubliez un chapitre, dit-il d'une voix ferme et éclatante.

— Lequel? demanda Gervaise.

— Celui où un misérable sans cœur et sans âme trafique de l'amour de sa maîtresse et la vend comme une marchandise à un drôle sans pudeur.

A ces mots qui le souffletaient en plein visage, de Brannes se leva pâle de fureur et regardant son adversaire avec une fixité effrayante.

— Et vous connaissez cet homme? dit-il avec calme.

— J'ai cette honte, dit Revel.

— Ayez donc au moins le courage de le nommer, qu'il puisse vous tuer sans remords.

— Oh! fit Revel en riant, vous êtes bien pressé, vicomte. Si je ne gardais pas ce nom pour la fin de mon histoire, ces dames n'y prendraient aucun intérêt; ne me présentiez-vous pas tout à l'heure comme un baladin des plus amusants? Laissez-moi donc jouer mon personnage.

— Ah! par pitié! taisez-vous, murmura Pauline en s'attachant à de Brannes comme pour le protéger.

— Cela va mal tourner, dit Gervaise à l'oreille de sa voisine.

— Monsieur, votre conduite est celle d'un rustre, fit

Lachesnay en sortant du cercle et en venant se placer en face de Jean, et je vous défends d'ajouter un seul mot.

— Bah! dit Revel, est-ce que par hasard M. de Brannes vous aurait donné la maison par-dessus le marché, pour commander ici?

Le boursier recula de quatre pas, atterré par cette réponse.

— Alors, c'est à moi de vous chasser! s'écria de Brannes en indiquant la porte à Revel. Vous êtes ivre, ou vous êtes fou, sortez!

— Oh! pas avant de vous avoir fait connaître! s'écria Jean. Vous me tuerez demain, soit, mais je vous aurai déshonoré ce soir.

Allons! ne faites donc pas tant de façons; vous êtes ici en famille, vicomte, et ces dames seront indulgentes.

Berthe et Armande se serrèrent l'une contre l'autre avec un effroi véritable.

Quant à Gervaise, elle regardait le jeune homme avec une sorte d'admiration.

— Voyons, dit Lachesnay en faisant un mouvement pour se rapprocher de la porte.

— Ah! dit Jean, je ne vous engage pas à essayer de la force brutale.

— Que feriez-vous donc?

— Je n'attendrais pas à demain pour vous tuer, dit Revel d'une voix sourde.

— Oui, fit le vicomte, à coups de poing, n'est-ce pas?

comme vous avez tué le marquis d'Argis à Bruxelles. Il paraît décidément que c'est votre genre.

— Vous aimiez cet homme, reprit Jean en s'adressant à Pauline, et dans votre confiance insensée vous comptiez sur sa loyauté, sur son honneur! Eh bien, vous n'étiez pour lui que la dernière des courtisanes; et comme ces êtres sans nom qui rampent dans la fange de la société, il spéculait déjà sur votre beauté pour s'en faire un marchepied de fortune.

Un cri déchirant s'élança des lèvres de la malheureuse femme qui se laissa retomber sur le divan.

— Démentez-moi donc si vous l'osez, continua Jean en s'adressant au vicomte.

— Oh! je vous tuerai! hurla de Brannes avec rage.

— Ah! oui, vous êtes brave l'épée à la main, n'est-ce pas? Eh bien, moi qui vous ai vu trembler et pâlir devant un homme, moi que vous avez abandonné lâchement quand un valet accourait pour me défendre... je vous dis que vous êtes un lâche!... Tenez, voyez comme la peur décompose son visage et comme ses mains tremblent...

Et Jean, bondissant jusqu'aux panoplies suspendues contre la muraille, décrocha deux épées de combat et en jeta une aux pieds du vicomte.

— Enfin! s'écria de Brannes en repoussant Pauline et en se jetant sur l'arme.

Les deux adversaires mirent habit bas.

— Mais c'est de la folie! s'écria Lachesnay en cherchant à s'emparer de l'épée du vicomte, ce duel est impossible ici.

— Place, fais-moi place, dit le vicomte avec rage; c'est devant vous tous qu'il m'a insulté, c'est devant tous qu'il faut que je me venge. Vous êtes témoins que je n'ai agi que dans le cas de légitime défense.

— Allons, dit Jean, votre moyen n'est guère ingénieux, nous sommes les meilleurs amis du monde. C'est une simple leçon d'armes que vous allez me donner.

Un des fleurets se sera démoucheté dans la chaleur de l'assaut, voilà tout.

La justice ne se donnera même pas la peine de faire une enquête... les maladresses ne l'intéressent point.

— Soit, dit le vicomte en tombant en garde.

— Arrêtez! par pitié! par grâce! s'écria Pauline d'une voix déchirante.

Lachesnay prit les deux mains de la jeune femme, pendant que Berthe et Armande s'élançaient vers la porte du jardin.

Gervaise seule resta calme et alla s'asseoir à l'autre bout du salon.

— Courage! dit-elle en passant auprès de Revel.

Les deux adversaires tombèrent en garde à trois pas de distance.

Le vicomte était un des meilleurs élèves de Raymondi, et sa légèreté était citée à la salle d'armes.

Revel n'avait pour lui qu'une vigueur de poignet surhumaine.

A la troisième passe, de Brannes fit une feinte de coup droit pour se fendre sur son adversaire et lui porter un coup de seconde.

Mais Jean para la botte avec une telle force, que l'arme du vicomte, chassée par le fort de l'épée de son ennemi, bondit sur le tapis.

De Brannes poussa un cri de rage et écarta de sa main gauche l'épée de Jean qui venait de lui effleurer la poitrine.

Sur le terrain et en présence de témoins sérieux, cette violation des règles du duel eût été flétrie comme elle le méritait.

— Vous voyez bien que vous êtes un lâche! s'écria Jean en arrachant l'épée des mains du misérable. Allons, ramassez votre épée et continuons.

— Ma pauvre petite Jeanne! ma pauvre petite fille! dit Pauline en tombant à genoux et en cachant son visage dans ses deux mains.

A ce cri si touchant de la malheureuse femme, Revel chancela comme s'il venait d'être frappé au cœur.

— Non, dit-il entre ses dents, je ne le tuerai pas.

— Mais finis-en donc avec lui! cria Lachesnay avec emportement.

De Brannes s'élança sur son adversaire qui s'était remis en garde.

Les deux épées s'enlacèrent encore et le crépitement de l'acier contre l'acier se fit entendre de nouveau.

— Touché ! s'écria de Brannes en détachant un coupé qui alla frapper Jean en pleine poitrine.

Le coup avait été porté avec une telle violence que Revel alla trébucher contre la muraille.

— Casse-cou, dit Lachesnay avec un cynisme révoltant.

A la vue du sang qui s'échappait de la poitrine de Revel, les femmes poussèrent des cris d'effroi et se jetèrent sur le vicomte pour arrêter le combat pendant que Lachesnay fermait avec soin toutes les portes.

Pauline seule s'élança vers le blessé qui était resté debout contre la muraille, l'œil fixe et la main gauche crispée sur le cœur.

L'épée du vicomte lui avait traversé le poignet droit et avait pénétré de quelques lignes dans la poitrine.

— Oh ! malheureuse! c'est moi qui ai tout fait ! murmura Pauline avec désespoir; et déchirant son mouchoir, elle releva doucement le bras blessé de Jean, et commença à bander la plaie.

— Le coup était bon, dit Revel dont le visage prit subitement une expression de gaieté insultante ; mais il y a un Dieu pour les braves gens...

Jean qui pleure ne pouvait pas tuer Jean qui rit.

Vous m'excuserez, M. Lachesnay, si je ne fais pas demain votre partie; je crains bien de ne pouvoir serrer la

poignée d'une épée avant un mois. Mais rassurez-vous, vous n'aurez rien perdu pour attendre.

De Brannes s'approcha de la cheminée et agita le cordon d'une sonnette.

— Georges, dit-il, faites avancer une voiture.

— Non, dit Gervaise en se levant, je mets mon coupé à la disposition de ce brave jeune homme. Cette voiture n'a jamais charrié que des filles comme moi ou des vicomtes comme... Le sang d'un homme de cœur la lavera de toutes ces souillures.

Cinq minutes après, Jean Revel qui venait de s'évanouir était transporté dans le coupé de la pécheresse.

— Où faut-il le conduire? demanda Gervaise en reprenant son chapeau et son mantelet.

— Chez toi, au diable, dit Lachesnay.

— Rue de Berlin, 19, fit de Brannes en s'asseyant en face de son ami, et en commençant une partie d'écarté.

— Non, murmura Pauline bas à l'oreille de Gervaise, chez ma sœur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 128.

— Ah! très-bien, se dit la pécheresse en s'élançant dans sa voiture, c'était l'amant de cœur : c'est égal, il y a au bagne de Toulon des canailles qui ont plus de générosité et de pudeur que ce de Brannes et ce Lachesnay.

XIV

Henriette.

Pauline avait eu raison de compter sur l'inaltérable dévouement de sa sœur.

Quand la pécheresse lui eut raconté en détail les événements de la soirée, la pauvre enfant sentit son cœur se briser dans sa poitrine, et sa douleur fut si vraie et si touchante, que Gervaise elle-même en fut émue.

— Voyons, dit-elle, ce n'est pas le moment de nous attendrir, commençons par nous occuper de ce pauvre diable.

— Oui, oui, dit Henriette, il faut le faire porter ici.

— Mon cocher est fort comme un hercule, il le montera dans ses bras.

— Et moi je vais préparer un lit dans le salon, dit Marcelle en commençant à débarrasser les meubles.

— Que faudra-t-il dire au concierge? demanda Gervaise, qui, du premier coup d'œil, avait vu à qui elle avait affaire.

— Dites-lui que ce jeune homme est mon frère et qu'il s'est blessé en jouant avec un pistolet... Peu m'importe, du reste, l'opinion du monde ; je passe déjà pour avoir un enfant.

— Bien, dit Gervaise en s'élançant dans l'escalier.

Une heure après, Jean Revel était couché dans le lit que Marcelle venait de préparer pour lui, et Gervaise rentrait avec son médecin qu'elle était allée chercher en brûlant le pavé.

Le médecin sonda la plaie et posa le premier appareil.

La blessure que Jean avait reçue à la poitrine n'était, à vrai dire, qu'une simple égratignure ; mais celle qui lui traversait le poignet de part en part présentait une certaine gravité.

L'homme de l'art répondait de la vie du malade, mais il désespérait de rendre le mouvement à la main droite.

Jean Revel pouvait rester estropié toute sa vie.

Ranimé par les soins du docteur, Jean ne tarda pas à reprendre connaissance pour retomber presque aussitôt dans une somnolence et une prostration complètes.

Pendant le trajet de la rue du Bac à la rue de Grenelle, il avait perdu une quantité énorme de sang.

— Il est probable qu'il aura un peu de délire cette nuit, dit le docteur ; ne vous effrayez pas, et faites-lui boire la potion que je vais vous envoyer.

— Ma voiture va vous ramener chez vous, docteur.

— Vous restez, Gervaise ?

— Oui, dit-elle, si madame veut bien me permettre de veiller cette nuit auprès de notre malade.

— Merci, dit Henriette, j'accepte avec reconnaisance.

Marcelle roula un fauteuil auprès du lit de Jean, et réclama avec tant d'instance le soin de veiller le blessé, que les deux femmes durent lui céder.

Henriette fit passer Gervaise dans la chambre à coucher.

La petite Jeanne dormait dans son berceau.

— La jolie petite fille ! dit Gervaise en se penchant sur le berceau pour la regarder en souriant.

— Oui, dit Henriette, c'est l'enfant de ma sœur.

— Ah ! dit-elle avec un soupir, elle est bien heureuse ! moi aussi j'ai eu un enfant, mais le bon Dieu me l'a repris.

— Pauvre femme ! dit Henriette avec bonté.

— Allez, ne me plaignez pas ! elle eût rougi de sa mère, ou elle se serait perdue un jour...

Et Gervaise ajouta d'une voix sourde :

— Elle est mieux là où elle est.

Henriette avança une causeuse auprès du feu et engagea Gervaise à se reposer.

— Soit, dit-elle en s'enroulant dans un châle, mais je veillerai.

Henriette s'agenouilla devant le berceau de la petite Jeanne, et après être restée quelques minutes en prière, elle se jeta tout habillée sur son lit.

La tête de la courtisane retomba bientôt sur son épaule, et ses yeux, alourdis par la fatigue et le sommeil, se voilèrent peu à peu.

— Ah ! misérable nature, dit-elle en essayant en vain de lutter, tu n'as de force et de courage que pour la fatigue d'une nuit d'orgie, que pour le mal !

La nuit s'acheva sans accident.

Le lendemain, Gervaise partit au petit jour, en demandant la permission d'envoyer dans la journée savoir des nouvelles du blessé.

Lorsque le médecin revint pour lever l'appareil, Jean Revel avait repris toute sa connaissance. En apprenant par Marcelle chez qui on l'avait transporté, un éclair joyeux illumina son visage.

— Elle viendra ! je la verrai encore, dit-il avec émotion.

Henriette s'approcha du malade.

— Oui, si vous êtes raisonnable et si vous vous laissez bien soigner.

A la vue d'Henriette, Jean sentit que la force morale

qui l'avait soutenu jusqu'alors, l'abandonnait subitement; de grosses larmes coulèrent sur ses joues décolorées, et il resta plusieurs minutes avant de pouvoir parler. Marcelle se retira discrètement.

Henriette ignorait complétement la résolution désespérée de sa sœur; et lorsqu'elle apprit de la bouche même de Jean à quel degré d'avilissement elle était descendue, elle ne put trouver une seule parole pour la défendre.

Les sentiments d'honneur et de droiture reprenaient le dessus dans cette nature si noble et si franche.

— Maintenant, dit-elle d'une voix altérée, elle est perdue pour vous comme pour moi. Dieu m'est témoin que j'ai fait tous les sacrifices, que j'ai eu tous les dévouements pour elle... Et Henriette raconta alors à Jean quelle existence elle s'était imposée pour élever près d'elle l'enfant de Pauline et ce que sa considération personnelle avait à souffrir de cette position.

— Ah! dit Jean qui semblait dévorer toutes ses paroles, vous étiez le bon ange de la famille. Oui, vous avez raison, je dois oublier jusqu'à son nom, elle est morte pour moi à présent. Mais pourquoi m'a-t-elle fait transporter ici? Voilà ce que je ne puis m'expliquer.

— Fallait-il donc vous laisser mourir sans secours? dit Henriette avec bonté; vous n'avez ni parents, ni amis pour veiller près de vous et vous consoler; elle a bien fait de penser à moi pour remplir ce double devoir.

— Merci ! murmura le blessé en arrêtant sur la jeune fille un regard reconnaissant.

— Maintenant, dit Henriette en se levant, il faut que je vous quitte pour aller donner mes leçons : Marcelle restera près de vous en mon absence.

— Vos leçons ! dit Revel un peu surpris.

— Oui, dit Henriette en souriant ; il faut bien que je gagne les mois de nourrice de ma petite nièce.

— Oh ! tenez, s'écria Jean avec élan ! vous êtes un ange !...

Lorsque Henriette rentra quelques heures après, Marcelle lui remit une lettre et une carte.

La carte portait le nom de Gervaise.

La lettre était de sa sœur. Pauline lui annonçait qu'elle allait passer huit jours à Fontainebleau avec de Brannes.

Elle lui recommandait d'avoir bien soin de son enfant, et s'excusait enfin de ne pas aller savoir des nouvelles du blessé.

Henriette froissa la lettre avec colère et la jeta au feu.

— C'est bien, dit-elle en se débarrassant de son châle et de son chapeau. Et comme le berceau était vide :

— Où donc est la petite? continua-t-elle en s'adressant à Marcelle.

— Avec M. Jean, dit Marcelle en soulevant légèrement la portière du salon.

Le blessé était accoudé sur ses oreillers et portait à ses lèvres la petite main de l'enfant, qui lui souriait comme à un ami.

Henriette contempla pendant quelques secondes ce riant tableau.

— Allons, Marcelle, cria Jean, ma petite amie va se fâcher; reprenez-la bien vite, avant qu'elle pleure.

Henriette entra vivement, et on enleva l'enfant dans ses bras.

— Vous me la rapporterez, n'est-ce pas? dit Jean en souriant. Elle est si gentille, et nous faisons si bon ménage...

C'est à regret que nous sommes forcé de passer rapidement sur les événements qui s'accomplirent pendant la longue convalescence de notre ami Jean.

Ce tableau d'intérieur, si naïf et si frais, eût été une véritable bonne fortune pour notre plume; mais il ne pouvait entrer dans le cadre que nous nous sommes imposé.

La reconnaissance acheva rapidement ce que l'amitié et l'estime avaient commencé.

Jean Revel devina bientôt le secret d'Henriette.

Les soins empressés de la jeune fille, son dévouement sans bornes, la tristesse que lui inspirait la pensée d'une séparation prochaine, rien n'avait échappé au jeune homme.

Quand le souvenir de Pauline venait parfois lui serrer

le cœur, il regardait Henriette, et la douce sérénité de ce visage angélique rendait le calme à sa raison.

Un autre lien rattachait encore ces deux êtres l'un à l'autre : c'était l'affection qu'ils portaient à l'enfant de Pauline.

La petite Jeanne était devenue l'inséparable compagne de Jean pendant les longues absences d'Henriette, et sa tendresse pour elle était si démonstrative, si vraie, si communicative, que lorsqu'une souffrance passagère venait à arracher à l'enfant des cris de douleur, Jean n'avait qu'à la prendre dans ses bras et à lui parler pour la calmer aussitôt.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que Pauline eût donné de ses nouvelles, et Henriette commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes, lorsque la jeune femme entra un matin chez sa sœur.

Henriette venait de sortir pour faire quelques emplettes. Marcelle fit passer Pauline dans la chambre de sa sœur.

Pauline semblait avoir vieilli de dix années pendant ces quinze jours, et Marcelle fut effrayée de l'altération de son visage.

— Ma fille ! montrez-moi ma fille, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

Marcelle posa doucement l'enfant sur ses genoux.

Pauline la serra avec égarement sur son sein, tout en la couvrant de baisers.

— Voyons, parle-moi donc, Marcelle, dis-moi qu'il est sauvé.

— Oui, dit Marcelle, et cela grâce à mademoiselle Henriette, car le médecin avait eu un moment de sérieuses inquiétudes... Mais il va tout à fait bien maintenant.

— Ah ! tant mieux, dit Pauline avec émotion. Voyons, Marcelle, tu as pour ce jeune homme un dévouement sans bornes.

— Oui, dit Marcelle, et c'est au nom de la reconnaissance que j'ai pour lui, que je vais vous parler, madame. Je ne suis qu'une pauvre femme sans éducation, et je ne sais pas tourner de belles phrases pour obtenir ce que je veux.

Mais c'est à genoux que je vous supplie, c'est au nom du bonheur de votre sœur que je vous implore, madame.

— Oh ! je te comprends, va : il l'aime, n'est-ce pas? dit Pauline, dont le visage rayonnait d'une joie céleste.

— Oui, dit Marcelle; mais s'il vous voyait, il oublierait peut-être ses bonnes résolutions.

— Merci, mon Dieu! murmura Pauline, j'ai réussi.

— Hélas! non, il pense toujours à vous; pendant son sommeil, votre nom s'échappe encore de ses lèvres...

— Mais que puis-je faire de plus, dit Pauline avec désespoir, si son amour est plus fort que son mépris?

— Partez! partez bien loin, dit Marcelle.

— Oui, tu as raison, reprit-elle après avoir réfléchi;

nous partirons ensemble, Marcelle, avec notre ange adoré.

— Ah ! vous voulez reprendre la petite ?

— Oui, dit Pauline, pour lui consacrer ma vie entière. Mais qu'as-tu donc à hésiter, ne suis-je pas sa mère?

— Oui, reprit doucement Marcelle, vous êtes sa mère, c'est vrai... mais vous ne pourrez jamais lui donner un nom.

— Ah ! murmura Pauline, tu es cruelle.

— Non, car c'est pour son bonheur à venir que je parle.

Allez, vous n'êtes pas la seule à aimer cette chère petite, et si vous aviez assez de courage et de volonté pour la laisser ici... elle aurait bientôt une famille et un nom.

— Ils l'adopteraient? dit Pauline haletante d'émotion.

— Oui, fit Marcelle, je vous le jure, car c'est leur vœu le plus cher !

— Mais si loin que je sois, il y aura toujours un moment où je voudrai embrasser ma fille, où mon amour sera plus fort que ma raison.

— Non, reprit Marcelle, car ce jour-là vous songerez aux conséquences fatales de votre retour, et vous ne voudrez pas compromettre le repos de votre sœur et l'avenir de votre enfant.

— C'est vrai ! c'est vrai !... et j'étais insensée quand je voulais enchaîner son existence à la mienne.

Je n'aurais jamais été qu'un embarras ou une honte pour toi, pauvre petite, et je veux que tu sois heureuse et honorée un jour.

— Voyons, calmez-vous, madame ! fit Marcelle avec bonté ; vous avez tout le temps de prendre une résolution.

Pauline détacha de son cou une petite médaille d'argent et la passa à celui de son enfant.

— Cher ange ! c'est l'image de la Vierge Marie ; elle te portera bonheur, dit-elle en prenant entre ses mains la tête de son enfant et en la couvrant de baisers.

Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, Marcelle? vous ne la quitterez jamais.

— Jamais.

— Merci, dit Pauline en serrant avec élan la main de la brave femme. Allez, vous serez contente de moi, Marcelle.

— Vous n'attendez pas votre sœur ?

— Non ! dit Pauline en souriant ; vous lui remettrez ce petit bouquet de violettes en lui disant que je reviendrai bientôt.

Laissez-moi l'embrasser encore une fois, dit-elle en se penchant sur le berceau.

Au revoir, Marcelle ! au revoir.

———

XV

Saint-Ouen.

— Eh bien, vrai, dit le vicomte en se renversant dans un fauteuil, c'est une singulière fantaisie que tu as eue là, ma chère Pauline.

Du reste, je ne te blâme pas; tu avais le désir de faire cette excursion à Saint-Ouen : du moment où Gervaise, Berthe et Armande sont de la partie, vous serez en force pour vous défendre... Et d'ailleurs, c'est aujourd'hui mercredi, l'île sera aussi déserte que celle de Robinson.

— Berthe m'a parlé si souvent du plaisir qu'elle pre-

nait à se promener sur l'eau dans le canot de son amant, que j'ai voulu essayer une fois d'un exercice nouveau pour moi. Armande et elle sont du reste très-habiles à manœuvrer une embarcation.

— Oh! je sais, fit de Brannes en riant, la réputation de Berthe comme canotière est des mieux établies. Et comment allez-vous à Saint-Ouen?

— Dans la voiture de Gervaise qui doit venir me prendre à midi, continua Pauline en achevant de se coiffer.

— Eh bien! il faudra les ramener dîner ici. Je donnerai des ordres pour cela.

— Merci de cette attention, dit-elle.

— A propos, t'ai-je raconté ce qui était arrivé à ce pauvre Lachesnay?

— Non, mais je le devine.

— Quoi, que devines-tu?

— Il se sera sauvé en emportant l'argent de ses clients.

— Juste, dit le vicomte, il a filé samedi soir par le train express de Londres avec quatre cent mille francs.

— Madame Gervaise fait demander si madame est prête, dit Georges en frappant à la porte de la chambre.

— Dites que je descends.

— Surtout, sois prudente, dit le vicomte en lui serrant la main.

— Oh! dit Pauline avec un sourire forcé, les acci-

dents n'arrivent qu'à ceux qui y mettent de la bonne volonté.

— A ce soir.

— A ce soir, répéta Pauline en laissant retomber derrière elle la portière de soie.

Une heure après, le coupé de Gervaise s'arrêtait devant le bac de Saint-Ouen, et les quatre femmes sautaient dans le bateau du passeur.

— Ah ! voilà le canot de Gustave, dit Berthe en désignant une petite yole galipotée qui se balançait sous les saules de l'île.

Vous m'attendrez sur la berge pendant qu'Armande m'aidera à *parer* l'embarcation.

Gervaise sauta la première dans l'île et tendit la main à Pauline pour l'aider à descendre du bateau.

— Ah ! c'est vous, mère Catherine, dit Berthe en voyant s'approcher une paysanne qui portait un enfant dans ses bras.

— Vous êtes donc par ici aujourd'hui ! mademoiselle Berthe.

— Oui, nous venons faire un tour en canot.

— Mon homme va vous porter les avirons et la barre.

— C'est cela, dit Armande, et nous laisserons chez vous nos chapeaux et nos châles, qui nous gêneraient pour nager.

— Entrons, continua Berthe, en montant les quelques

marches de terre battue qui formaient comme une sorte de perron devant la maisonnette de Catherine.

Les femmes commencèrent à se débarrasser de leurs mantelets et de leurs bijoux, que la paysanne enferma dans une grande armoire de chêne.

— Regarde-moi un peu cette grosse mère-là, fit Berthe en enlevant dans ses bras l'enfant de Catherine, et dis-moi si ta fille est taillée en force comme cela ?

Une pâleur livide descendit comme un linceul sur le visage de Pauline.

— Non, dit-elle en s'efforçant de sourire, ma petite Jeanne ne pourrait soutenir la comparaison.

Pierre, le mari de Catherine, entra en ce moment.

— La yole est parée, dit-il en secouant les cendres de sa pipe, et je l'ai remorquée contre le bac ; comme cela, vous pourrez vous embarquer sans vous salir.

— L'eau est joliment forte, reprit Berthe en entrant dans la yole, que Pierre maintenait contre le bac.

— Oh ! vous aurez un rude courant à la pointe de l'île, ajouta Pierre, et il vous faudra *souquer* ferme pour doubler les pêcheries.

— Voyons, reprit Berthe : toi, Gervaise, tu vas te coucher à l'avant ; Pauline se mettra à la barre, et Armande et moi nous tiendrons les avirons.

— Mais, dit Pauline, je ne saurai pas vous diriger, moi.

— Bah ! assieds-toi bien au milieu de ton banc, fais

passer sous les bras les tireveilles de la barre, et tire à droite ou à gauche, selon que je te le dirai. C'est simple comme bonjour, et dans un quart d'heure tu nous piloteras admirablement.

Les quatre femmes s'assirent dans la yole aux places désignées par Berthe.

— Allons-y, dit Berthe en posant son aviron sur le premier *système* de bâbord.

— Bonne promenade ! cria Pierre en poussant l'embarcation au large.

— Appuie ferme à droite, dit Berthe à Pauline.

L'embarcation vira contre le courant.

Berthe et Armande se courbèrent sur leurs avirons, et la yole fila à vingt pieds du bord.

— Où allons-nous ? demanda Gervaise.

— Nous allons faire le tour de l'île en commençant par le plus rude.

— Comme l'eau est glacée ! continua Gervaise en trempant le bout de ses jolis doigts roses dans le fleuve.

Un tressaillement nerveux glissa sur les membres de Pauline.

— Tu as froid ? lui dit Gervaise qui la regardait en ce moment.

— Non, dit-elle, mais cette eau court si vite autour de nous que cela m'éblouit.

— C'est égal, ce serait une mauvaise affaire que de tomber à l'eau aujourd'hui.

— Attention, dit Berthe en tournant la tête, nous approchons des pêcheries.

— Ah çà, mais, dit Gervaise avec une pointe d'inquiétude, il y a donc du danger.

— Oui, si on allait crever son bateau sur les piquets... Il y a là un tourbillon qui passe sous l'île, à ce qu'on dit : toujours est-il qu'il se noie là tous les ans quatre ou cinq nageurs maladroits.

— Merci, allons d'un autre côté ! cria Gervaise.

— Non ! dit Pauline avec une exaltation singulière, il faut voir cela... Berthe me dira ce qu'il faut faire, et je vous réponds de tout.

Berthe et Armande précipitèrent leur temps de nage, et en quelques secondes la yole eut doublé la pointe de l'île.

— Tiens, voilà les pêcheries, dit Armande en désignant à Gervaise une trentaine de longues perches plantées comme une haie, à l'entrée du petit bras du fleuve.

Pauline jeta un regard avide vers l'endroit que désignait Armande.

Le courant formait un remous blanchâtre qui se détachait sur la teinte verte du fleuve, et l'on entendait très-distinctement le clapotement de l'eau contre les perches.

— Appuie doucement à gauche, cria Berthe en s'adressant à Pauline, il faut que nous passions entre l'îlot et le tourbillon.

Pauline tira de toute sa force sur la tireveille gauche, la yole décrivit un demi-cercle et piqua droit sur les perches.

— Mais nous allons en plein sur le danger! cria Gervaise en pâlissant.

D'un seul coup d'aviron, Berthe fit virer la yole qui, entraînée par le courant, rasa l'angle de la pêcherie.

— Mais fais donc attention, Pauline! dit-elle avec colère.

— La barre ne gouverne plus, fit Pauline en se penchant en dehors du canot, comme pour chercher à voir quel obstacle entravait le jeu du gouvernail.

— Prends garde! cria Berthe avec effroi.

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de moi, murmura la malheureuse jeune femme en lâchant le plat-bord.

Un cri déchirant s'élança de toutes les poitrines.

Pauline venait de disparaître dans le fleuve.

— Oh! je la sauverai! cria Berthe en se levant et en déchirant sa robe avec ses ongles.

— Berthe! Berthe! s'écrièrent les deux femmes en l'enlaçant de leurs bras.

La légère embarcation se coucha sur le flanc et une lame d'eau passa par-dessus le bord.

Gervaise se laissa retomber sur le plancher en poussant un cri de terreur.

Le corps de Pauline reparut à vingt brasses, roulé par le courant.

— Que Dieu me protége! murmura Berthe en montant sur son banc et en s'élançant dans le fleuve.

— Courage! Berthe! courage! lui cria Armande en la voyant nager avec une vigueur surhumaine.

La yole entraînée par le courant s'était arrêtée entre les racines d'un saule.

Berthe n'était plus qu'à trois brasses de la malheureuse que ses vêtements soutenaient sur l'eau, lorsqu'elle disparut de nouveau.

— Je l'aurai, je l'aurai, murmura Berthe en plongeant après elle.

Une minute, un siècle d'angoisse, s'écoula avant que rien reparût à la surface du fleuve.

L'eau bouillonna enfin à quelques pieds du canot, et la tête de Berthe remonta lentement.

— A moi! Armande, à moi! dit-elle d'une voix étranglée.

Armande lui tendit un aviron et l'attira doucement à terre.

Elle fit quelques pas en chancelant et tomba épuisée sur l'herbe.

Ses mains étaient déchirées et sanglantes.

Un cercle bleuâtre marbrait son cou.

— Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour la sauver, dit-elle d'une voix saccadée; mais elle voulait mourir, et mon dévouement me serait devenu fatal.

ÉPILOGUE.

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Pauline.

On entrait alors dans les premiers jours d'octobre.

La foule des promeneurs se croisait en tous sens dans les contre-allées des Champs-Élysées.

Sur la chaussée, de brillants équipages et des cavaliers élégants remontaient au pas vers la barrière de l'Étoile pour redescendre au grand trot vers Paris.

Parmi tous ces attelages aristocratiques, un surtout semblait attirer l'attention des connaisseurs...

C'était un break de couleur sombre, traîné par deux superbes chevaux anglais harnachés à la russe.

Un grand jeune homme pâle, habillé avec une élégance prétentieuse, conduisait ce magnifique attelage avec la roideur et le flegme d'un cocher anglais.

A sa gauche et sur le même siége, une jeune femme enveloppée dans un manteau de velours bleu, garni de martre zibeline, et le visage encadré dans un adorable petit chapeau de feutre blanc, laissait tomber sur la foule un regard dédaigneux et protecteur.

Le jeune homme était le vicomte de Brannes, qui venait d'hériter de son oncle Antoine.

La femme n'était autre que la comédienne Ælia.

Que nos lecteurs veuillent bien se souvenir des adieux de la juive à Jean Revel, et ils comprendront quelle mission elle s'était imposée.

Le soir même où elle soupait pour la première fois avec son nouvel amant, le peintre recevait sous pli ces quatre lignes :

« Ce qu'un homme ne fait pas avec une épée, une
» femme l'accomplit avec son esprit et sa beauté.
« Jean, souviens-toi. »

Or, si vous êtes curieux de savoir comment Ælia procéda à l'égard du vicomte de Brannes, vous retrouverez, dans notre roman des *Diables Roses,* ces deux personnages ainsi que mesdemoiselles Gervaise, Berthe et Armande.

Après la mort du marquis Emmanuel et une chute honteuse à l'hippodrome de Bernaert, Olivia finit par s'engager comme première écuyère dans une troupe de bateleurs nomades.

Ses amours avec le jocrisse de la troupe ne seront pas, je vous assure, la partie la moins intéressante de notre prochain livre.

En ajoutant à cette nomenclature le chien Almanzor, nous aurons clos la liste des gens de revue.

Si nous avons gardé pour la fin les deux personnages sympathiques de notre livre, c'est qu'après des détails souvent trop crus, mais vrais, et des scènes d'un réalisme désespérant, nous avons voulu que la toile tombât sur un tableau gracieux et consolant.

Le jour même où le vicomte paradait aux Champs-Élysées, les cloches de l'Abbaye-aux-Bois sonnaient pour le mariage de Jean Revel et d'Henriette Dargis.

Lorsque la mariée entra à l'église, les commères du quartier remarquèrent avec un étonnement indescriptible qu'au milieu du bouquet de fleurs d'oranger qu'elle portait à sa ceinture, se trouvaient quelques violettes desséchées.

Après la célébration du mariage et au moment où les mariés traversaient la sacristie, le digne curé qui avait célébré l'office divin s'approcha de Jean Revel.

— Je vous recommande mes enfants pauvres, dit-il en souriant. J'ai de petits orphelins qui ont grand besoin qu'on les prenne en pitié.

Jean glissa un billet de cinq cents francs dans la main de sa femme.

— Pour les enfants pauvres, lui dit-il, qu'ils bénissent votre nom.

Sur un signe, Marcelle s'avança avec la petite Jeanne.

Revel prit l'enfant entre ses bras.

— Maintenant, monsieur le curé, voici une bonne petite fille qui s'inscrit pour vingt-cinq louis, qu'elle prendra sur ses économies, pour vos petits orphelins.

— Ah! merci! merci, dit le vénérable pasteur en ouvrant un registre, donnez-moi les noms de ce cher ange.

— Jeanne-Henriette Revel! dit Jean en souriant.

FIN.